



TERRITOIRES

et



À L'ADOLESCENCE ?

Des stéréotypes aux réalités de terrain.

JOURNÉE DE REFLEXION

JEUDI 23 JANVIER 2009
à la BMVR de l'Alcazar

ACTES DE LA MATINEE DE REFLEXION

Territoires et ♀/♂

à l'adolescence ?

Des stéréotypes aux

réalités de terrain

**MARSEILLE, VENDREDI 23 JANVIER 2009
A LA BMVR DE L'ALCAZAR**

Régulièrement et, a fortiori, depuis quelques années, les relations entre les filles et les garçons interrogent les institutions et les acteurs de terrain.

Un travail de recherche et de réflexion sur la thématique des relations filles/garçons à l'adolescence est conduit depuis 2004 par différents partenaires institutionnels.

Le but premier de ce travail est de permettre aux professionnels d'exprimer leurs préoccupations et leurs savoir-faire.

Un premier colloque organisé en novembre 2005 : « Violences et relations filles/garçons à l'adolescence : on s'en mêle ? » a consisté à fournir un apport théorique général. A cette occasion, un répertoire d'outils a été diffusé, ainsi qu'une BD réalisée pour travailler ce thème avec les adolescent-e-s.

Dans la continuité de ces travaux, l'étude qui vous sera présentée poursuit plusieurs objectifs :

- *S'interroger sur l'adéquation entre les activités proposées par les structures accueillant un public jeune et les besoins exprimés par ces derniers.*
- *Se questionner sur les représentations et des adolescent-e-s sur le masculin, le féminin et les relations hommes/femmes.*

Cette étude a porté sur trois territoires :

***Saint Giniez – Sainte Anne,
Panier – Carmes
et Malpassé.***

Nous vous invitons à la restitution de cette étude et à en interroger les résultats lors d'un débat.

Nous vous proposons également une analyse des modèles transmis aux adolescent-e-s concernant les relations hommes/femmes.

Contrat Urbain de Cohésion Sociale de Marseille,
Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Egalité PACA,
Direction de l'Action Familiale et des Droits des Femmes et Service Prévention de la Délinquance de la Ville de Marseille,
Direction de l'Education et des Collèges du Conseil Général des Bouches-du-Rhône et l'Inspection Académique,
Association Accès au Droit des Enfants et des Jeunes.

Programme

Matinée animée par Madame Emilie DEVIENNE

8h30 **Accueil des participants**

9h00 *Ouverture et introduction de la matinée :*

Monsieur Pierre-Yves DEBRENNE

Directeur du Contrat Urbain de Cohésion Sociale de la Ville de Marseille

9h30 Intervention de Mesdames Magdalena JARVIN et Laure CIOSI

Sociologues, Association Transverscité

*Présentation de l'étude « Territoires et ♀/♂ à l'adolescence ?
Des stéréotypes aux réalités de terrain. »*

10h15 **Débat avec la salle**

10h45 **Pause**

11h00 Intervention de Monsieur Didier LAPEYRONNIE

Professeur de Sociologie à l'Université Paris IV

*« Sexe, genre et ghetto. Filles/garçons, des relations complexes
au sein des territoires prioritaires. »*

11h45 **Débat avec la salle**

12h15 **Conclusion de la matinée de réflexion**

Ouverture et introduction de la matinée

Pierre-Yves DEBRENNE

Directeur du Contrat Urbain de Cohésion Sociale de la Ville de Marseille

Je suis très heureux de pouvoir ouvrir avec vous ce temps de travail et cette matinée, et croyez que ce n'est pas simplement un propos de circonstances.

Car outre le sujet sur lequel nous allons travailler ensemble ce matin et, j'en suis persuadé, produire de la richesse de réflexion et d'orientation, c'est aussi parce que cette rencontre, qui est issue d'une série de temps qui l'ont précédée, me paraît tout à fait illustrative et symbolique du travail que l'on essaie de mener à Marseille dans le cadre de ce qu'on appelle un peu improprement « la politique de la ville » ; c'est-à-dire cette capacité qui nous est offerte de pouvoir travailler sur un certain nombre de sujets qui émergent comme difficultés de fonctionnement dans notre société, et de le faire au-delà de nos propres champs respectifs de compétence, de lieux de travail, de fonctions dans cette société, ce qu'on appelle dans notre jargon « la transversalité » : pouvoir se réunir dans la réflexion mais aussi dans l'action. Et l'ensemble des membres, des représentants d'association que vous êtes, pour la plupart, savent ce que peut générer, comme capacité de travail, la politique de la ville dans le cadre aujourd'hui du Contrat Urbain de Cohésion Sociale. S'il y a 10 millions d'euros qui sont attribués chaque année sur un programme d'action, j'espère que c'est issu de notre réflexion commune.

Alors si nous sommes réunis ce matin, c'est pour travailler sur une question assez forte dans notre société et à Marseille entre autres : ce principe d'égalité entre hommes et femmes, filles et garçons. Comment est-il réellement vécu, quelles problématiques nous avons à rencontrer et, comme nous sommes pour la plupart des acteurs sociaux, comment nous les vivons dans notre propre champ de travail ?

Sonder l'égalité, sous toutes ses formes, peut paraître au vu de l'histoire encore anachronique et malheureusement, je dis bien malheureusement, cela reste encore une question ouverte, une question à traiter. Nous savons combien les représentations qui sont les nôtres, quelles que soient les tranches d'âges, mais nous sommes dans le champ notamment de l'éducation aujourd'hui assez fortement interpellés par les représentations que garçons et filles peuvent avoir les uns des autres.

Il nous faut nous mobiliser pour à la fois travailler sur ces représentations, et les études qui vont vous être présentées tout à l'heure à travers le travail de la sociologie devraient nous aider à mieux cerner ces images, ces représentations que nous avons, que les uns et les autres ont, pour pouvoir travailler sur ces représentations.

Il faut que vous puissiez ce matin faire remonter également de vos propres expériences, de votre travail de terrain, ce que vous savez, ce que vous voyez, ce que vous proposez. Nous ne sommes pas là pour délivrer un savoir clos, nous sommes là pour travailler ensemble et élaborer des réponses plus précises, en particulier à Marseille.

Je cite maintenant la composition du comité de pilotage qui a mis en œuvre et suivi ce travail, qui s'est situé à la fois dans le cadre de la prévention de la délinquance et de sa commission, mais également dans le cadre du Contrat Urbain de Cohésion Sociale, d'emblée se sont réunis dans ce comité de pilotage :

- la Délégation Régionale au Droit des Femmes et à l'Égalité PACA
- la Direction de l'Action Familiale et des Droits des Femmes de la Ville de Marseille
- la Direction de l'Éducation et des Collèges du Conseil Général

- le Service Prévention de la Délinquance de la Ville de Marseille
- le Service Social en Faveur des Elèves de l'Inspection de l'Académie
- l'association ADEJ, Accès au Droit des Enfants et des Jeunes à Marseille, qui a été un peu aussi, notre support associatif.

L'ensemble de ces structures couvre un champ assez large par rapport à la thématique qui nous était proposée. Ce comité de pilotage s'est bien entendu plus particulièrement tourné vers la problématique de l'adolescence, celle qui aujourd'hui, l'actualité est là aussi pour nous le rappeler, nous pose un certain nombre de questions par rapport à nos propres pratiques et nous savons de par nos expériences que nous sommes quelquefois démunis pour aborder concrètement ces questions.

Les jeunes sont confrontés aux inégalités entre hommes et femmes. Ils sont confrontés, en particulier les femmes sont confrontées à l'image qui est véhiculée dans notre société et en particulier chez les adolescents hommes. Or ce temps charnière de la construction identitaire ne peut pas être laissé de cette manière-là sans qu'il y ait plus tard des troubles particuliers qui pourraient être générés.

Cette génération risque, si nous n'y prenons pas garde, de reproduire les inégalités auxquelles elles sont confrontées. Et nous savons notamment, dans un certain nombre de cas dits « de violence », que beaucoup de violences sont produites par des personnes qui ont elles-mêmes été victimes de ces mêmes violences dans leur jeune âge.

Donc un rapport a été élaboré en 2004, sur commande de ce comité de pilotage sur le thème « Rapport de genre à l'adolescence entre violence subie et violence exercée ». Sur cet examen des constats qui avait été mené a pu être proposée en 2006 une journée de réflexion où sans doute un grand nombre d'entre vous avez pu déjà participer, sur les violences dans les relations filles-garçons « Violence et adolescence, on s'en mêle ». Cette journée qui avait été déjà une journée très riche et très forte d'échanges, avait aussi permis de déboucher sur la réalisation d'un support pédagogique qui était une BD, que sans doute vous connaissez tous et qui est depuis largement utilisée dans un bon nombre d'actions, notamment dans les collèges. « Kiffer l'autre », c'était le thème de la BD.

Aujourd'hui il faut poursuivre, et il faudra sans doute amplifier notre démarche et je souhaite et je dirais presque « nous avons besoin » à l'issue de cette matinée qu'un certain nombre des réflexions que nous aurons validées nous servent pour enrichir ou réorienter les orientations stratégiques que nous aurons à inscrire pour la suite. Je songe en particulier à l'élaboration de la deuxième génération des Contrats Urbains de Cohésion Sociale pour la période 2010-2013. A l'été nous aurons à revisiter et à repréciser les orientations stratégiques de la politique de la ville.

Ce que nous dirons ce matin, ce que nous aurons déjà capitalisé, nous servira à enrichir un des éléments stratégiques qui était déjà inscrit dans le Contrat Urbain, dans la politique de la ville, autour du thème générique de l'égalité entre hommes et femmes.

Donc ces objectifs, pour aujourd'hui, sont au-delà de l'échange qui sera, j'en suis persuadé, riche, au-delà des propositions d'orientation et d'action.

Nous serons aussi attentifs aux possibilités de coordination des actions qui pourraient être encore améliorées entre nous. Nous le faisons déjà mais la marge de progrès me paraît encore très importante.

Nous pourrions renvoyer dans chacune de nos institutions ce que nous dirons, et là aussi peser sur les orientations de travail.

Nous pourrions en même temps afficher une volonté assez forte de poursuivre ce travail et de relayer cette volonté auprès de nos différentes instances de pilotage, qu'elles soient institutionnelles, (l'ensemble des services publics sont représentés ce matin), mais aussi dans le cadre de vos collectifs particuliers et de vos instances associatives.

Je souhaite donc que nous soyons ce matin tout à fait libres de notre parole, que nous utilisions à plein cette possibilité de dialogue, que les apports qui nous seront donnés dans les deux temps particuliers nourrissent cette réflexion. Il en est de notre démarche particulière ce matin comme de notre démarche générale en matière de la politique de la ville.

J'étais très sensible à ce qu'un auteur italien, Italo CALVINO, pouvait écrire dans un de ses textes sur la ville et je vous le livre comme possible pour notre réflexion ce matin :

« Avec les villes, écrivait-il, il en est comme avec les rêves. Tout ce qui est imaginable peut être rêvé. Mais même le rêve le plus inattendu est un rébus qui cache un désir ou le contraire, une peur »

Si déjà ce matin nous avons la capacité de dévoiler nos désirs et nos peurs pour les inscrire dans une action collective, je pense qu'on aurait déjà atteint une bonne partie de nos objectifs. Je vous souhaite donc, je vous souhaite donc, une matinée riche et fructueuse.

Présentation de l'étude

« Territoires et ♀/♂ à l'adolescence »

Magdalena JARVIN et Laure CIOSI,
Sociologues, Association Transverscité

Objectifs de l'étude

- ↳ Evaluer l'adéquation entre les besoins des adolescent-e-s et l'offre proposée par les structures.
- ↳ Connaître les pratiques et les représentations :
 - Des adolescent-e-s
 - Des professionnels des structures les accueillant
- ↳ Se baser sur trois territoires différents qui correspondent à des caractéristiques urbaines distinctes : centre ville, habitat groupé, zone pavillonnaire.

Méthodologie

- ↳ Trois territoires :
 - Panier-Carmes (centre ville)
 - Malpassé (habitat groupé)
 - Saint Giniez - Sainte Anne (zone pavillonnaire)
- ↳ Enquête quantitative : 83 questionnaires (59 adolescent-e-s, 24 professionnels)
- ↳ Enquête qualitative : 45 entretiens (25 adolescent-e-s, 20 professionnels)

Remarques préalables :

L'échantillon réduit des données quantitatives nous incite à les exploiter avec précaution et, même si elles fournissent des repères et confirment les données qualitatives, ne constituent pas la base de l'analyse proposée.

Sommaire

Les représentations du féminin et du masculin

La mixité à l'adolescence

Les relations filles/garçons dans les structures

Conclusions et préconisations

Les représentations du féminin et du masculin

I - Les représentations des adolescent-e-s

1.1 - Concernant les figures adolescentes

Des représentations de l'adolescente divergentes en fonction du sexe.

- Les filles décrivent l'adolescente de façon uniforme
- Les garçons distinguent nettement deux catégories de filles.

Des représentations de l'adolescent communes quel que soit le sexe.

1.2 - Concernant les rôles de la femme et de l'homme

Persistance des rôles traditionnels attribués à la femme et à l'homme.

→ Ce qui interroge la distinction entre sphère privée et sphère publique et la place de la femme et de l'homme dans ces deux sphères.

Les rôles sexués sont plus remis en cause par les filles que par les garçons.

1.3 - Concernant l'égalité des sexes

Presque à parité, les adolescent-e-s estiment que garçons et filles sont inégaux, à cause de différences :

- Physiques
- Psychologiques
- Sociales

→ Ces différences expliquent la différence d'intérêts dans le choix des activités et une légitimation de l'attribution sexuée des rôles sociaux.

Des représentations influencées par le territoire ?

Les résultats de l'étude ne permettent pas d'affirmer que les représentations sont plus stéréotypées sur un territoire que sur l'autre, sauf à constater qu'elles sont plus exprimées dans les quartiers populaires.

II - Les représentations des professionnels

1.1 - Concernant les figures adolescentes

Des représentations de l'adolescent monolithique, quel que soit le sexe du professionnel.

Des représentations de l'adolescente plurielle, quel que soit le sexe.

- Soumise, aux traditions et à l'autorité masculine
- Rebelle, qui investit l'espace public et est violente en bande
- Emancipée, qui est partie de son quartier et est en rupture avec sa fratrie et famille

1.2 - Concernant les relations filles/garçons

Perception des attitudes des garçons envers les filles.

- Manque de respect
- Violences verbales et physiques
- Fille perçue comme un « objet sexuel » (référence au rôle de la pornographie)

Perception des attitudes des filles.

- Réagissent aux attitudes des garçons
- Sensibles et victimes
- Violences qui commenceraient à les gagner par nécessité d'adaptation (emploi du terme masculinisation)

La vision stéréotypée des adolescent-e-s est plus fortement dénoncée par les femmes que par les hommes.

Des représentations influencées par le territoire ?

La perception des relations conflictuelles et inégalitaires est plus fortement marquée parmi les professionnels des quartiers dits populaires.

→ Ce qui pose la question de la visibilité des difficultés dans les relations filles/garçons, si on se réfère aux résultats auprès des adolescent-e-s qui ne mettent pas à jour de différences entre territoires.

La mixité à l'adolescence

I - Des enjeux spécifiques à l'adolescence

L'adolescence est un âge marqué par une prise de conscience du changement de regard porté sur l'Autre.

Ce changement de regard devient révélateur de sa propre transformation physique et psychologique.

En découle un nouveau mode d'interactions et les « taquineries » se transforment plus souvent en « disputes ». Désormais, la rencontre peut prendre des allures de confrontation.

Aux yeux des adolescent-e-s ce mode de communication apparaît « normal », mais atteint la limite de l'acceptable plus rapidement chez les filles que chez les garçons.

II - Les lieux de la mixité

1 - 86 % des adolescent-e-s déclarent mener des activités mixtes en dehors du temps scolaire :

Principalement au sein de leur propre quartier, ensuite en centre ville et dans une moindre mesure dans un autre quartier.

2 - Seulement 20 % d'entre eux déclarent mener des activités mixtes dans les structures spécifiquement.

→ Le fait qu'ils fréquentent moins les structures pour y avoir des activités mixtes pose la question de la visibilité souhaitée ou non de cette mixité et de l'adéquation de l'offre.

III - Souhaitée par les adolescent-e-s

La majorité des adolescent-e-s déclarent préférer les activités mixtes.

Ils les considèrent comme des moments d'expérimentation et d'apprentissage de vie avec l'Autre, comme des situations permettant de désamorcer les conflits.

IV - Mais difficilement visible

Dans l'espace public du lieu de résidence, les filles sont moins nombreuses que les garçons.

→ Cela soulève à nouveau la question de la visibilité des filles dans l'espace public et de la visibilité de la mixité dans l'espace public.

Selon les adolescent-e-s, la mixité est mal perçue lorsqu'il s'agit de juger les filles et plus acceptable lorsqu'elle concerne les garçons.

→ Ce qui soulève la question du regard social porté sur la mixité dans l'espace public qui diffère selon qu'elle concerne les filles ou les garçons.

→ La pression sociale sexiste des adultes est perçue et intégrée par les adolescent-e-s qui se fréquentent alors en cachette ou à l'extérieur du quartier.

Les relations filles/garçons dans les structures

I - La mixité est un préalable pour travailler les relations filles/garçons

1 - Trois postures des professionnels face à la mixité

- un objectif « normal », mais aucune action spécifique n'est mise en place
- Une mesure ponctuelle, notamment en situation de crise
- Une priorité, mais les professionnels disent manquer d'outils

→ Ces trois postures sont à comprendre en lien avec l'activité de la structure, le genre des intervenants et les territoires d'exercice

2 - Un idéal à atteindre, mais difficile à obtenir dans la pratique

Mobiliser les filles s'avère difficile pour les professionnels.

Lors des activités mixtes peuvent apparaître des violences entre adolescent-e-s.

II - Une prise en compte de la problématique des relations filles/garçons à l'adolescence éclectique

Cela ne représente pas une priorité de toutes les structures et de tous les professionnels.

Les professionnels évoquent des causes macro-sociales pour expliquer les difficultés rencontrées avec les adolescent-e-s dans leurs pratiques.

→ La diversité des postures, quant à la problématique des relations filles/garçons à l'adolescence, et des analyses des professionnels, corrélée avec le territoire, soulève la question des représentations stéréotypées liées au territoire d'intervention.

→ Cela met en question l'adéquation entre l'offre des structures et la perception des relations de genre à l'adolescence.

Les interprétations, des gestes et paroles, diffèrent selon les acteurs.

→ Il subsiste un idéal commun aux professionnels et aux adolescent-e-s : vivre ensemble et être égaux malgré leurs différences.

Préconisations

I - Préconisations en direction des adolescent-e-s

1 - Mise en place de temps d'échanges individuels et collectifs animés par les professionnels des structures et/ou par des intervenants extérieurs afin de travailler à :

- Déconstruire les clichés et stéréotypes.
- Favoriser l'acceptation de la différence dans le respect.

2 - Transmettre des connaissances fondamentales liées

- Au corps et à son fonctionnement
- A la sexualité (la pornographie pourrait être abordée)

II - Préconisations en direction des professionnels :

1 - Développer/Poursuivre un partenariat structures, collègues et familles

- qui favorise les relations de confiance entre les différents acteurs
- et permet de proposer des référents des deux sexes sur un territoire

2 - Proposer des activités qui correspondent aux attentes des deux sexes

3 - Mettre en place des formations afin de :

- Proposer des outils d'analyse pour aider les professionnels à systématiquement traduire l'égalité des sexes dans les gestes éducatifs au quotidien
- Prendre conscience des représentations sociales du masculin et du féminin qui agissent dans leur propre gestion des relations de genre
- Analyser les représentations qui sous-tendent les pratiques des adolescent-e-s et les faire évoluer

Débat

Louis CLAVIER, du Mouvement du Nid

Je crois beaucoup à ce que vous avez dit sur les interventions extérieures dans des structures. Tout le travail que j'ai fait sur les représentations me fait dire que pour faire bouger des représentations il faut des chocs, l'intervention extérieure peut donc être un temps fort d'écoute et en même temps de choc sur ces représentations, de faire rebondir par le témoignage, par des vidéos, ce qui implique qu'il y ait un suivi ensuite dans la structure.

Pour faire bouger des représentations, je pense qu'il faut un choc, sensibiliser fortement les adolescents qui sont imbibés de culture de domination homme-femme.

Philippe DOMENGIE, du collectif le Nomade Village

Nous intervenons depuis deux ans dans les collèges marseillais par le biais du Conseil Général, dans des actions éducatives, notamment sur la mixité, la relation garçons filles. La première chose que j'ai envie de dire : je suis assez étonné de la prise de position comme quoi il y aurait quelque chose qui n'irait pas et qu'on aurait une solution, dans le sens où effectivement les adolescents ont des problèmes relationnels, mais dans une société qui est profondément égalitaire. Or ces problèmes relationnels, je n'ai pas l'impression qu'ils soient pires, ni plus catastrophiques qu'il y a vingt ou trente ans, et je me demande si nous en tant qu'adultes, avons une solution à apporter sans avant identifier et au moins connaître les gens avec qui on travaille.

Sur le terrain, ce qui nous apparaît fondamental c'est un apprentissage, c'est une découverte, ça fait partie d'un travail, et pour moi le cœur se situe ici, ça fait partie d'un travail personnel qui demande une véritable introspection par rapport à sa propre définition du rapport des genres : là on soulève une petite pierre car, si je schématise on se dit « Je suis adulte, je suis passé par plein d'étapes, il y a plein de choses qui se sont dénouées ». En fait, quand on se retrouve confronté à ce travail, on se rend compte qu'on est soi-même confronté à ses propres nœuds, à ses contradictions, et qui sont assez, voire très différentes de ce que vivent les adolescents aujourd'hui.

J'aimerais qu'on puisse parler de ce nœud là aujourd'hui, car se positionner en termes de personnes (qui que ce soit, intervenants, sociologues...) capables d'apporter une réponse de son savoir, à quelque chose qui est aussi complexe et ténu, me rebute d'emblée.

Laure CIOSI

J'espère que vous n'avez pas eu cette impression-là de nous, car on n'apporte pas de réponse justement, on apporte un éclairage.

Philippe DOMENGIE

Non, je ne parlais pas de vous.

Laure CIOSI

On est justement sur ce changement de regard, en disant qu'il y a une norme qui est différente entre la norme adulte qui regarde l'adolescent et qui dit « Ce n'est pas normal » (par rapport à son propre regard et sa propre norme). Soit on considère que ce n'est pas normal, soit on a la même position que la vôtre et on se ré-interroge sur « Quelle est maintenant la norme des adolescents ? »

Mais eux spontanément, quand on leur demande, quand on leur parle de la relation filles-garçons, ils rougissent, ils pensent à « sexe » directement. Et si on va plus loin et qu'on demande au-delà de la notion de relations sexuelles, ils ne comprennent même pas la question, ils ne voient pas où est le problème, il n'y a pas de problème. C'est du côté des personnes qui encadrent ces adolescents, qui travaillent avec eux, qu'eux ressentent des problèmes.

Effectivement c'est là-dessus qu'il faut travailler, sur le regard qu'on porte sur eux, je suis d'accord avec vous sur ce besoin de nous remettre en cause car on a aussi nos propres représentations qu'on mobilise au quotidien, qui font qu'on bloque, qu'on patine, qu'on n'arrive pas à avancer ou à comprendre ou à agir avec eux

Emilie DEVIENNE

Votre intervention permet de mettre le doigt sur le fait que tous les métiers de l'accompagnement montrent à quel point on a besoin d'une forme d'hygiène intérieure,

de remise en question, voire d'accompagnement dans des groupes d'échange de pratique, de parole, pour soi-même être au clair avec toutes ces questions de transfert et contre-transfert, ou de ce qu'on projette sur cet adolescent et qui nous appartient et qui ne relève pas de la relation qu'on doit mettre en place avec lui.

Sylvie BRIONE, du CIDF PHOCEEN

On est une structure qui travaille beaucoup sur ces notions de représentations auprès des jeunes et de leurs accompagnants.

Je vous rejoins dans tout ce que vous avez dit sur le travail des représentations. Vous avez mis le doigt sur une difficulté : quand on travaille avec des adolescents et ceux qui les accompagnent au quotidien, on ne sait pas toujours comment embarquer dans ce travail de réflexion l'autre sphère, la sphère familiale, qui est porteuse de ces représentations. La question qu'on a toujours au quotidien, c'est : comment les inclure et comment ne pas les exclure.

Car il n'est pas question d'aller à l'encontre de ce qu'on leur a appris pendant des années, ce qu'on leur inculque, et ne pas se positionner comme ayant un savoir ou dire « Ce qui se fait dans ta famille, c'est pas bien ».

C'est une réflexion que je me fais tout le temps : comment les inclure sans les exclure, et sans porter de jugement non plus sur ce qu'ils font et sur ce qu'ils inculquent tous les jours à leurs enfants.

Laure CIOSI

J'aurais une double réponse, à deux niveaux différents.

Au niveau individuel de la relation, ça dépend de la relation de confiance de personne à personne instaurée entre l'intervenant et le groupe d'adolescents.

D'autre part au niveau de l'adolescent, il ne s'agit pas de parler d'une autre manière de faire, d'agir différemment, il ne s'agit pas de dire « C'est mal dans ta famille, et ce que je te propose c'est bien », mais juste de proposer d'autres modèles. L'adolescent est à la recherche de modèles. A partir de modèles variés (médias, famille, rue, magazine), plus il a d'offres de modèles différents, plus il peut alors choisir et prendre ce qui lui va, ce qui correspond à son besoin, ce qui répond à son attente.

C'est l'avantage du travail du théâtre forum où on propose une saynète et après, le public peut devenir acteur et dire : « Là j'ai changé de réponse, je propose une autre réponse au problème initial posé », alors d'un coup, un autre modèle apparaît. Si un autre acteur arrive en préférant la saynète autrement, un troisième modèle apparaît puis un quatrième, etc. C'est dans ce champ des possibles que l'adolescent va pouvoir choisir.

Ce n'est pas exclure et inclure, c'est voir ça comme des propositions, et c'est beaucoup moins violent, et là on répond vraiment à une attente des adolescents.

Sylvie BRIONE

Il n'empêche que par moments, on est quand même en complète opposition par rapport à ce qui se passe, et dans la sphère familiale et dans le groupe des pairs qui est très important (copains dans le quartier...). Sans porter de jugement, on est parfois dans des modèles complètement opposés et ça peut poser difficulté, car c'est un âge en construction où on n'aime pas être différent des autres, où on aime bien se conformer au groupe.

Ce n'est pas en opposition à ce que vous dites.

Laure CIOSI

Il y a des réponses qui se feront à l'échelle du groupe ou de l'individu. Vous n'allez pas avoir les mêmes interactions, parler de la même chose.

Une remise en cause face à tout le groupe, ça va être beaucoup plus violent qu'une discussion entre deux personnes où vous pouvez remettre en cause, aller beaucoup plus loin dans la discussion. Il y a tout ce jeu de perte de face qui est exprimé aussi dans la petite BD qui est distribuée « Mon regard et comment les autres me regardent ». On ne va pas du tout exprimer en public ce qu'on est capable de dire en privé, dans la sphère intime.

C'est une manière de gérer différemment les sujets qu'on aborde, que ce soit au niveau individuel ou collectif, et aussi après dans un groupe unisexe ou mixte...

Emilie DEVIENNE

Pourrait-on dire que l'idée est d'aller dans une logique de complémentarité plus que de substitution ?

Magdalena JARVIN

Oui, il ne faut surtout pas chercher à mettre les systèmes en concurrence. Chacun grandit dans un système multiréférentiel et chacun bricole, construit sa propre interprétation.

A propos des groupes de pairs : dans une structure, il y a des choses qu'on interdit, par exemple se frapper ou s'insulter violemment. Ça ne veut pas dire qu'on condamne ceux qui le font, c'est juste que, ici, dans cet espace temps qu'est la structure, il y a des règles de comportement, et ces règles sont différentes parfois à la maison, dans les écoles, dans la rue.

Encore une fois, ayons confiance dans la capacité de chacun de bricoler, de construire son propre système.

Un intervenant

Je suis animateur jeunes dans un centre social à Arles.

Je voudrais évoquer un point non cité : la culture. Il y a beaucoup de différences selon la culture des adolescents, je pense notamment à l'islam, où il y a vraiment une différence entre l'homme et la femme (on pourra en débattre).

Ce que je vois tous les jours : certains parents disent à leurs garçons « C'est ta sœur qui fait le ménage, et toi tu ne fais rien ». Je l'ai vécu quand on est parti en séjour. A chaque séjour, on essaie qu'il y ait une parité filles garçons, là on était partis à sept filles et sept garçons. Les trois premiers jours, de façon « naturelle », les filles ont fait la vaisselle, les repas, le ménage, tout. Le troisième jour, j'ai imposé aux garçons les tâches ménagères (sinon ils n'avaient plus droit à aucune activité), et ça leur paraît vraiment bizarre : on voyait qu'ils n'avaient vraiment jamais fait ça. Je ne généralise pas ! Les séjours, les camps, sont une très bonne solution pour faire avancer les relations entre les filles et les garçons.

Magdalena JARVIN

Effectivement, entre le discours et les pratiques, ce qui pèse le plus lourd c'est les pratiques. C'est en faisant faire les choses de façon égalitaire qu'on touche le plus, pas par les discours moralisateurs, « il faut être égalitaire », qui sont sympa mais pas très efficaces. C'est plus efficace de les mettre à la tâche. On peut aussi leur dire avant de partir en séjour « La condition de ce séjour, c'est qu'on fasse 50-50 sur les tâches ménagères ».

Laure CIOSI

C'est aussi l'avantage du phénomène de construction identitaire, du fait qu'on se construit dans différents cadres. La structure donne un nouveau cadre d'action. Comme disait Magdalena tout à l'heure, ça vous permet de donner vos règles du jeu, celles du camp qui ne sont pas celles de la maison. On arrive à la pratique obligatoire « 50/50 » au camp : on arrive à prouver aux filles que les garçons savent faire, et aux garçons qu'ils sont capables de le faire.

Annie BOQUET, de l'association Génération Solidarité

Je voudrais parler de ce que je connais le mieux, la sphère économique et la sphère des entreprises.

Ces jeunes vont se trouver vers 16-17 ans et au-delà, face au monde de l'entreprise car il va bien falloir gagner sa vie. Dans notre association, on travaille sur l'intergénération, avec des bénévoles qui apportent leur culture du monde de l'entreprise à des jeunes de 16 à 25 ans qui se destinent à trouver leur place dans un métier et dans la vie professionnelle.

Or, beaucoup d'entreprises font des sélections qui démarrent sur des groupes, où chacun s'exprime (filles et garçons). On s'aperçoit que les garçons qui ont le plus de mal à vivre leur place de garçon ont le plus de mal à rentrer en entreprise, car quand ils se trouvent dans ces groupes d'expression-là, s'ils ont pris du retard sur cette égalité-fraternité entre garçons et filles, ça se ressent au niveau de l'entreprise et ils sont rejetés à ce moment-là, même si le garçon est intéressant et a le profil qu'il faut. Selon sa culture par rapport à la différence qu'il peut vivre entre filles et garçons, il perd la chance d'être recruté par des réactions extrêmement enfantines, un peu « coq », et il peut se faire rejeter du groupe. On vit souvent cela.

Laure CIOSI

C'est très intéressant : c'est terrible, mais c'est rassurant car avec l'âge on peut espérer qu'il y ait une sorte de retrouvailles lentes qui se fasse, même si on sait bien qu'à l'âge adulte tout n'est pas résolu et qu'en France les rapports d'égalité ne sont pas encore ce qu'ils pourraient être.

Une intervenante, du théâtre Durance à Château-Arnoux dans les Alpes de Haute Provence.

Je travaille plus particulièrement sur les relations avec les publics, donc les adolescents, les collégiens, les lycéens.

J'avais simplement une question : plutôt que de remplacer une norme par une autre, ne faudrait-il pas simplement remettre en question la norme que véhiculent les

adolescents ? Ne pas être dans cette confrontation mais dans la découverte d'autres possibilités, questionner les fondements de leur propre norme...

Laure CIOSI

Oui, tout à fait : on constate qu'il y a deux normes différentes, mais l'objectif n'est pas de les mettre en confrontation mais de construire ensemble, de travailler ensemble pour qu'il n'y ait pas de choc les uns vis-à-vis des autres, pouvoir communiquer, échanger et construire ensemble une norme, puisque des relations de genre sont un processus, c'est quelque chose qui se construit, qui n'est pas figé. On n'a pas les mêmes normes qu'il y a un siècle, ou que de l'autre côté d'une frontière, c'est quelque chose qui est culturel, qui fluctue, qui bouge, en perpétuelle construction.

Donc on n'est pas du tout dans la confrontation, ce qui ne serait pas productif, mais dans l'échange de ces différents points de vue qui exprime une norme qu'on peut avancer et construire ensemble.

Magdalena JARVIN

On ne soutient pas l'idée qu'il y aurait une norme juste, absolue et universelle, car alors ce serait rentrer dans un jeu de compétitions de normes, ce qui n'est pas notre objectif.

L'idée, c'est dans une première étape de prendre conscience des normes que nous portons en nous et qui nous font agir. En ayant conscience de ça, on a déjà fait un bon bout du chemin. Après, personne ne peut dire à un autre qui a raison ou qui a tort.

Anne Gautier, infirmière scolaire

On a évoqué les champs familiaux, les champs des structures de quartier. Il y a aussi les représentations institutionnelles. Il y a une institution à laquelle les enfants n'échappent pas, c'est l'Education Nationale. Dans cette institution, les représentations sont extrêmement sexistes.

Exemple d'une petite étude datant d'il y a 5-6 ans où en fin de 3ème, on avait occulté les noms des élèves : alors on fait passer en gros en 2nde indéterminée puis en 1^{ère} S des élèves qui ont 12 de moyenne dans les matières scientifiques. Si on cesse d'occulter les noms, il faut 12 de moyenne pour obtenir une section S pour un garçon, mais il faut 14 de moyenne pour une fille... parce que, c'est bien connu, « les filles sont plutôt littéraires parce qu'elles sont sensibles et les garçons sont plutôt scientifiques ».

Si au sein même de l'institution ces représentations ne bougent pas, même si dans les familles et les quartiers on essaie, si l'institution ne fait pas ce travail on va avoir beaucoup de mal.

Laure CIOSI

Effectivement c'est tous les professionnels qui travaillent auprès des adolescents qui mobilisent eux-mêmes leurs propres représentations.

Patricia COSTE, directrice du CIO de la Belle de Mai.

Je voulais m'exprimer par rapport à ce qu'a dit l'infirmière scolaire, à savoir qu'effectivement la problématique de la diversification des choix d'orientation des filles et des garçons est quelque chose qui nous tient à cœur dans les CIO depuis plus de vingt ans. Il y a des politiques qui ont été mises en place au niveau national pour essayer de

faire bouger les choses. Mais force est de constater que les choses ne bougent pas aussi facilement, et non pas tellement du point de vue des adolescentes, bien qu'elles sont en pleine construction identitaire et que ce n'est pas facile pour elles de s'identifier à des métiers à connotation masculine alors qu'elles sont en train de se construire une identité de genre... mais aussi et surtout elles ont à faire face aux résistances familiales et aux résistances des professionnels, pour les métiers à connotation plutôt masculine. Donc, au niveau légal et institutionnel, je pense qu'on est dans la norme « égalitaire ». Après c'est au niveau des adultes qu'il y a beaucoup de choses à faire. Et dans les programmes que vous proposez, il n'y a pas beaucoup de choses au niveau des familles. Parce que dans les quartiers nord de Marseille dont on dépend, beaucoup de familles ne veulent pas laisser leur fille aller faire des études dans tel lycée, parce qu'il est un peu trop loin, parce qu'il a une mauvaise réputation, parce qu'elle n'est pas faite pour apprendre de la mécanique ou de l'électronique, c'est plutôt le garçon qu'on laissera partir, etc.

On est en train de travailler autant qu'on le peut pour changer cela, offrir à ces familles la possibilité de laisser leur fille devenir autre chose que simplement se marier et avoir des enfants.

*« Sexes, genres et ghetto
Filles/garçons, des relations complexes
au sein des territoires prioritaires »*

Didier LAPEYRONNIE,

Professeur de Sociologie à l'université PARIS IV

L'articulation de la féminité et de la race est centrale dans le ghetto. Elle pèse sur la façon dont les individus se construisent, dans le rapport aux autres et à soi mais aussi dans la façon dont les habitants s'organisent. De fait, la féminité protège les femmes et les jeunes femmes du racisme. Elle leur permet, plus facilement qu'aux hommes, d'aller vers la société, de sortir de l'enfermement. Pour elles, le genre est dissocié de la race ou peut l'être. Plus précisément encore, le corps n'est pas assigné à une « race » particulière mais au contraire écarte le regard raciste. Pour les femmes, le sexe est donc au centre de leur construction identitaire et personnelle. A l'inverse les hommes sont soumis à un racisme omniprésent qui les enferme dans une apparence corporelle qui est aussi une appartenance sexuelle et de genre. Ils sont ainsi cloués au ghetto et à une position inférieure dans l'espace social. Pour eux, la « race » est donc centrale dans la mesure où elle leur est à la fois imposée comme une contrainte négative et comme une identité qui est aussi une identité de genre. Le rapport entre le sexe des femmes et la race des hommes se trouve ainsi placé au cœur de la vie du ghetto et de l'expérience qu'en font les individus. Il y est un enjeu collectif et personnel. Dès que les questions de genre ou de sexualité sont abordées, spontanément, les habitants du ghetto les associent aux dimensions « culturelles », ethniques ou raciales de l'identité. Savoir à qui appartient le sexe des femmes du ghetto détermine le statut des uns et des autres.

Face au racisme subi, les hommes sont placés dans une position sociale mais aussi une position sur le marché sexuel d'extrême faiblesse. Comme individus appartenant à un groupe social inférieur ou défavorisé, leur accès au mariage et à la sexualité est plus difficile et limité. Mais plus encore, le racisme les en écarte. Inversement, il tend à faire entrer les femmes dans la société environnante par le biais de leur genre. C'est pourquoi l'émancipation féminine, la liberté des femmes est vécue par les hommes comme une forme de trahison d'une solidarité raciale et sociale, une façon, au fond, de les dominer et de les assigner à une position raciale inférieure. Elle est un signe d'infériorisation. Dans les paroles des hommes du ghetto, le thème de la trahison féminine ou de la crainte de la trahison est omniprésent. Dans cette situation de forte inégalité, la trahison féminine est une atteinte directe à l'identité sexuelle et raciale de l'homme. Elle n'engendre pas seulement une humiliation amoureuse, elle est aussi une humiliation raciale. Les hommes et plus généralement les familles, puisent dans la tradition, la référence au « bled » ou à la religion, les ressources pour imposer un contrôle sur le sexe des femmes et essayer de maintenir une définition positive d'eux-mêmes. Le ghetto se structure alors autour d'une forte ségrégation des genres, sur une absence de communication entre les sexes et des références normatives aux rôles sociaux traditionnels. Dans cet espace, où le machisme et la contrainte collective dominant et permettent d'écarter ou d'atténuer la domination raciale, les hommes ont une forte tendance à se construire comme individus par l'identification à leurs rôles traditionnels, évitant toute relation ou vivant toute relation comme une menace. La formation des groupes de pairs, des « bandes », l'importance des fratries, mais aussi la violence, découlent de cette cristallisation des rôles et des conceptions traditionnels. On la retrouve aussi à l'intérieur de nombre de familles marquées par une très forte polarisation. De ce point de vue, les hommes sont totalement dominés par la priorité donnée au rapport à l'autre, par la construction et l'affirmation du rôle social de genre. A

l'inverse les femmes essayent de retrouver ou de trouver une féminité leur permettant d'échapper aux contraintes du ghetto, sans toutefois nécessairement assumer ce qui serait considéré comme une trahison. Elles sont dominées par la question de la construction de soi et la priorité qu'elles donnent au rapport à soi¹.

1. Polarisation

Présence et absence des femmes

La ségrégation des genres est une réalité forte à l'intérieur du quartier. Elle se traduit non seulement pas une présence bien moindre des femmes dans les espaces collectifs, mais aussi par des « pressions » exercées parfois pour les en chasser. Elle conduit à organiser la vie collective de façon à permettre cette séparation. Au cours de ce travail, un espace « multimédia » a été installé dans une salle du centre social de la cité. Les jeunes hommes et les adolescents l'ont occupé immédiatement et de façon quasi évidente. Un groupe d'adolescentes et de jeunes femmes, encadré par une animatrice, a demandé de pouvoir utiliser aussi des ordinateurs, éventuellement dans la salle, normalement d'accès libre. Mais la présence d'hommes et de femmes, de garçons et de filles, dans le même espace n'était pas envisageable. Comme aucun autre lieu n'était disponible, un rideau fut tendu, isolant hommes et femmes. En dépit de la séparation, les femmes n'étaient toujours pas bienvenues. Une pression constante était exercée sur elles, sur leur présence en un tel lieu, malgré le rideau. Petit à petit, elles ont été moins nombreuses à venir. Finalement, le rideau a été enlevé. Seuls les jeunes hommes et les adolescents restaient dans la salle. Présent sur les lieux pendant tout ce temps, Abdel (46 ans, chômeur) raconte : « *Elles ne viennent plus à cause de la pression. Parmi les types qui viennent faire de l'informatique, il y en a qui ont une trentaine d'années. Ils ont toujours vécu là. Ils sont sur le quartier. Dès que les filles arrivaient, ils faisaient : « pute, pute, pute... » Tous les autres se permettaient ça aussi. Elles sont venues un temps. Maintenant, elles ne viennent plus du tout.* » L'organisation d'activité mixte ou simplement les conversations se révèlent parfois délicates si ce n'est impossible. De plus en plus, hommes et femmes, surtout les jeunes femmes, se tiennent à l'écart et mènent leurs activités séparées. Pour nombre d'habitants, la situation n'a cessé de se dégrader depuis une dizaine d'années.

Générale dans l'espace public du quartier, la ségrégation des genres n'est pas non plus une réalité absolue. La présence féminine est variable selon les lieux et selon les heures. Elle est aussi variable selon les individus. Une certaine présence semble considérée comme légitime dans les quelques commerces, sur le marché du vendredi matin, à l'épicerie sociale ou dans les services sociaux, dans le bus ou lors d'événements collectifs, une réunion publique par exemple. Elle paraît illégitime ou sujette à problèmes dans d'autres lieux et à d'autres heures : dans la rue, au centre social parfois, dans les installations sportives... Elle est parfaitement acceptable dans les halls d'entrée le matin. Elle est totalement impensable dans ces mêmes halls la nuit tombée. L'observation quotidienne montre aussi que la légitimité de la présence féminine tient à la fois au comportement de l'individu et à son statut racial. Très largement les plus nombreuses dans la cité, les jeunes femmes maghrébines sont soumises à une pression que les « blanches » ne connaissent pas. Pour elles, il est important de « passer », comme si la seule légitimité possible était de « rentrer à la maison ». Tout doute sur l'activité de la personne engendre des difficultés. Ce travail d'effacement des femmes dans l'espace public est enfin très variable en fonction de l'âge et de l'apparence physique. Les femmes plus âgées, les femmes mariées, les femmes voilées, quel que soit leur âge, subissent moins de pression. Leur présence semble légitime alors que celle des femmes plus jeunes, non mariées, non voilées est plus problématique. Enfin, la beauté physique joue un rôle non négligeable. Les jeunes femmes les plus belles ou les plus jolies subissent une pression plus forte.

¹ . Alain Touraine, *Le monde des femmes*, Paris, Fayard, 2006, p. 33.

La pression mise sur les femmes n'est pas le fait de tous les hommes. Elle est le plus souvent une activité « collective » et plutôt juvénile. Elle concerne des groupes de jeunes gens et parmi eux, quasi exclusivement les jeunes maghrébins. Elle se manifeste par l'utilisation d'injures ou de remarques, mais aussi par des attitudes ou des formes d'intimidation. Remarques sexistes ou désobligeantes, propos échangés suffisamment forts pour être entendus, insultes en sont la panoplie la plus courante. Il s'agit de chasser par l'humiliation et la peur. Le statut racial et personnel des individus joue encore un grand rôle. Dans certains cas, la pression se manifeste sous la forme d'agressions verbales destinées à humilier. Dans d'autres cas, il s'agit d'un rappel à l'ordre, comme si le statut de la personne en lui-même rendait sa présence problématique. Les jeunes femmes voilées sont moins importunées, mais elles peuvent être parfois soumises à des questions sur les raisons de leur présence, à telle ou telle heure, à tel ou tel endroit. Il suffit qu'il y ait un hiatus entre ce qu'elles donnent à voir et la nature du lieu. « *Qu'est ce que tu fais là, ma sœur ? Tu n'as rien à faire là.* » Rachida (27 ans, employée) explique ainsi : « *Tu peux passer si tu es légitimée pour passer. Si Lila (qui porte un voile) passe, on va dire : qu'est ce qu'elle fait là ? On va tout de suite dire qu'elle drague.* »

Filles sérieuses, filles pas sérieuses.

La ségrégation des genres est particulièrement marquée chez les adolescents et les jeunes gens. Elle se traduit par l'absence variable des femmes dans l'espace public du quartier et par un système de « réputations » qui impose un contrôle étroit sur les comportements des uns et des autres. La rumeur en est l'arme fatale. Les jeunes femmes doivent veiller à ne pas déclencher de rumeur pouvant salir leur réputation, les faire passer de la catégorie des filles « biens » à celle des « pas biens », des filles sérieuses à celles des filles pas sérieuses². Il est difficile de définir exactement le contenu de ces catégories. Elles mêlent plusieurs dimensions qui tiennent au comportement, à l'allure, au physique, mais surtout à la « race » et à la sexualité. Pourtant, pour les uns et pour les autres, l'évidence de ces catégories et de cette dichotomie ne fait aucun doute. La frontière entre les deux est hermétique. Elle sépare deux mondes. « *Il y a la fille sérieuse et la fille dévergondée. Il n'y a pas de fille entre les deux.* » (Salim, 22 ans, employé) Les jeunes hommes et les garçons affirment avoir des idées précises sur la question. Les filles sérieuses sont d'abord les filles que l'on ne voit pas. Celles qui sont dans la rue sont nécessairement peu sérieuses. « *Les filles que l'on voit traîner dans le quartier, ce ne sont pas des filles que l'on considère comme biens. Ce ne sont pas des filles fréquentables.* » (Salman, 25 ans, cuisinier). « *Une fille sérieuse, elle ne sort pas. Si elle travaille, elle rentre à la maison. Si elle va à l'école, elle rentre à la maison...Celles qui sont dans la rue, on ne va pas les respecter.* » (Ismaël, 26 ans, chômeur) Les filles sérieuses sont éventuellement religieuses. Surtout, elles n'ont pas de sexualité ou tout au moins pas de sexualité apparente. Elles ne « couchent pas » et doivent, en quelque sorte le montrer. « *Une fille sérieuse, elle fait la prière. Elle ne bouge pas. Ça ne sort pas en boîte. Elle doit rentrer à la maison. Il ne faut pas qu'elle couche. Et il faut la respecter. Une fille pas sérieuse, bon, ça couche. Ça fait beaucoup de choses. Ça fume de la drogue. Des fois, elles se font une tournante. C'est beaucoup de choses. Parfois dans la voiture.* » (Ali, 21 ans, intérimaire) Une fille sérieuse est vierge : « *Une fille sérieuse, c'est une fille vierge. Franchement, ça, c'est la moindre des choses. Elle est vierge. Elle respecte ses parents.* » (Aziz, 20 ans, chômeur) Sans crainte de la contradiction Armel (25 ans, intérimaire) fait la synthèse de ces qualités. « *Une fille sérieuse, c'est la catégorie de fille qui ressemble à sa mère, qui ressemble à sa sœur. Elle est vierge.* »

Beaucoup de jeunes femmes partagent ces conceptions. Les adolescentes notamment affirment volontiers leur appartenance à la catégorie des filles sérieuses. Il

². Isabelle Clair, « La mauvaise réputation. Etiquetage sexué dans les cités », in : Collectif, *Les jeunes en difficulté : leur place dans les politiques et dans la cité*, T2, Paris, CNAM, 2004, pp. 47-60

est d'ailleurs impossible de rencontrer une jeune femme se définissant comme « pas sérieuse ». Elles s'attachent plus à définir les caractéristiques négatives d'une fille pas sérieuse que celles, plus positives, d'une fille sérieuse. La dimension sexuelle et son association à la saleté est plus directe chez les jeunes filles. Une fille non sérieuse est nécessairement une fille qui a de nombreux amants et qui, de ce fait, est sale. Les mots sont parfois brutaux et directs. Yasna (18 ans, lycéenne) réfléchit, un moment, avant de donner un exemple de fille pas sérieuse : « *Il y a une fille dans la cité, elle s'est faite trouer plusieurs fois par tous les jeunes du quartier. C'est pour ça qu'elle a mauvaise réputation. On ne la respecte pas.* » Pour ces jeunes filles, la catégorie est aussi raciale. Sexualité, saleté et race sont largement associées et conduisent à distinguer entre les Françaises ou les « occidentales », vaguement sales et surtout nécessairement pas sérieuses, et les « rebeus » ou les « renois » qui savent garder le contrôle et le respect d'elles-mêmes. Lina (17 ans, lycéenne), l'amie de Yasna, explique ainsi que les Français affichent leur sexualité et que les filles françaises sont « dévergondées » : « *Le garçon et la fille français, devant tout le monde, à n'importe quel moment, ils se croquent entre eux, ils se mangent. Il y a un minimum de respect. Il faut au moins se cacher. Les Françaises se font trouer comme elles veulent. Elles sont friquées. Les garçons profitent d'elles.* » Parfois, appartenir à la mauvaise catégorie plonge dans un univers d'agressions. Yasna a une voisine « française » : « *Moi, j'en connais une, on l'a traitée. Ils l'ont traitée de tous les noms. Et puis elle s'est jetée du quatrième étage. Elle n'est pas morte. Elle est tombée sur les buissons ! La pauvre. Elle a 16 ans. Après le premier rapport, on ne peut plus s'arrêter quoi. Et elle s'est fait tous les garçons. En fait, elle a tourné. Ils se l'ont faite tourner et puis après, ils se sont retournés contre elle. (rires) C'est normal pour eux. Après tout, ce n'est qu'une salope pour eux. C'est normal ce qui lui est arrivé. Elle n'avait qu'à pas faire ça.* »

Dans le quartier, la séparation entre filles sérieuses et filles non sérieuses est un enjeu important. Il ne concerne pas simplement les adolescentes ou les très jeunes femmes. Il est très largement partagé par les jeunes adultes. Si les jeunes hommes et les adolescents sont facilement d'accord entre eux, (ils ne sont guère visés par cette catégorie), les jeunes femmes s'opposent parfois très violemment autour de ces questions. L'enjeu y est autant sexuel que racial. Une fille non sérieuse est une fille qui a une sexualité affichée et connue, mais surtout, elle est passée « de l'autre côté », elle est devenue française. Dans le groupe d'intervention, Myriam (21 ans, mère de famille) explique la différence : « *Dans le quartier, il y a les femmes bien, les filles sérieuses. Et puis, il y a celles qui sont francisées. Les putes. Les putes francisées.* » Après un silence, elle se tourne vers Kenza (23 ans, étudiante) assise à côté d'elle et ajoute : « *Comme toi, Kenza !* » La violence du propos déclenche une forte tension collective entre les participantes. Kenza ne viendra plus aux réunions, malgré les efforts des sociologues pour la ramener. Par la suite, le groupe de jeunes femmes revient sur l'incident et essaye de définir plus précisément les enjeux du conflit. Les « francisées », « *c'est des filles du quartier, des Arabes qui se la jouent à la française. Elles s'habillent à la française. Il ne faut pas oublier qu'on est Arabe.* » Myriam est fière de son identité et de sa respectabilité : « *Moi, je suis fière d'être Arabe. Je ne suis pas francisée* » répète-t-elle. « *Moi, je fume dans le quartier et je parle à tout le monde. Ça ne veut pas dire que je suis la dernière des putes francisée !* » répond Iman (25 ans, employée)

Le groupe se scinde, mais sans pour autant rompre. Pour les unes, la « francisation » des jeunes filles les désigne légitimement aux pressions du quartier et des garçons. Leur comportement ou leurs vêtements en font des filles non respectables : « *Si les gars agressent les filles, c'est qu'elles ont des antécédents. Elles se mettent en jupe. Elles se francisent.* » (Sofia, 22 ans, employée) Lila (21 ans, étudiante) y voit une forme de provocation. « *Si tu cherches le conflit, tu l'as. Si tu ne le cherches pas, tu ne l'auras pas.* » Pour d'autres, la séparation entre les deux catégories n'est pas acceptable. Certaines ont subi des violences ou des insultes à cause de leur apparence physique ou des rumeurs qui en faisaient des filles non respectables. « *Traiter quelqu'un de francisée, c'est une agression !* » dit Fatia (30 ans, employée). Elle raconte qu'il y a quelque temps,

portant une jupe dans le quartier, elle a subi des injures : « *On m'a traitée de sale blanche !* » Itsam est une jeune fille d'une vingtaine d'années. Elle est grande, maquillée. Elle est toujours habillée un peu « *sexy* », mais « *classe et discret* », très attentive à son image. « *Je me démarque* » dit-elle. Mais elle aussi a du subir la même insulte : « *Hier, une fille m'a traitée de sale blanche. Je ne suis pas une fille facile. Mais j'ai toujours ces regards sur moi. Je vis avec. On devrait me respecter. Mais à Bois-Joli, c'est impossible. On ne peut pas s'habiller comme on veut.* » Itsam n'a d'ailleurs que peu de soutien dans le quartier. Beaucoup d'habitants considèrent que les injures qu'elle doit subir sont méritées. Même si elle n'est pas acceptée, la séparation des catégories s'impose à tout le monde. Il est difficile de passer outre, de vivre dans le quartier sans s'y soumettre. « *Se franciser, c'est accéder à des choses qui sont interdites. Ce n'est pas vivable sur le quartier* » dit encore Djamilla (27 ans, étudiante).

Réputations et rumeurs

La polarisation entre les filles sérieuses non francisées et les filles non sérieuses francisées s'impose dans la vie quotidienne et dans les comportements de tous par le jeu des réputations et des rumeurs. Pour ne pas sombrer dans la catégorie négative et en subir les conséquences, qui sont plus ou moins lourdes, il faut éviter de donner prise à la rumeur et aux bavardages. Les jeunes femmes et les adolescentes en ont fortement conscience. Il leur faut adopter un comportement adéquat et ne pas se montrer en compagnie de garçons. « *Les filles elles doivent garder une bonne image. Une bonne réputation. Elles ne doivent pas s'afficher avec les mecs. Ce n'est pas possible. Elles risquent de se faire tuer par leurs frères.* » (Lina, 17 ans, lycéenne) « *On doit être respectée. C'est important quand même.* » (Léonie, 23 ans, vendeuse). La bonne réputation valide aux yeux de l'individu sa propre valeur, le fait qu'il appartient à la bonne catégorie.

A la différence des jeunes femmes, les adolescentes sont presque unanimes à considérer qu'elles sont responsables de leur réputation et donc, que celles qui en ont une mauvaise sont fautives. A leur tour, elles font courir les rumeurs sur les comportements sexuels des unes et des autres. De cette manière, elles s'en démarquent et affirment leur attachement ou leur appartenance au groupe. Pour garder bonne réputation, il faut éviter de trop « *s'afficher* », de trop « *parler* », de trop « *en faire* ». Dans les conversations des adolescentes, les histoires édifiantes et morales circulent sans cesse, un peu comme des contes de fées, mettant en garde contre la sexualité et le basculement dans un monde incontrôlable. « *Rachida, au lycée, elle est sortie avec Malik. Elle l'a raconté à tout le monde. Mais en fait, le pire, c'est qu'il l'a plaquée le lendemain. En fait, une fois qu'il l'avait trouée. Elle a dit exactement comment elle avait fait, comment elle l'avait chauffé. Maintenant, quand elle passe dans la cité, les garçons lui lancent des cailloux et lui font des doigts d'honneur, « Sale pute, sale pute !! » C'est bien fait pour elle. Elle l'a cherché.* » (Lina, 17 ans, lycéenne) « *Il y a une meuf, au lycée, elle a dit qu'elle avait sucé un gars dans une entrée. Tout le monde l'a su. Maintenant, elle a commencé à se faire tous les garçons de la cité. Et tout le monde le sait.* » (Nejla, 16 ans, lycéenne) La dimension raciale n'est jamais non plus absente de ces histoires. Les filles francisées, comme les « *Françaises* », sont particulièrement responsables de leur mauvaise réputation. « *La dernière fois, je devais rentrer chez moi et raccompagner Nathalie. Elle avait mis une mini-jupe ! J'avais envie de lui foutre des baffes. Une mini-jupe et en plus, il y avait une fente qui remontait. Elle a déjà couché. J'en suis sûre. Les gars du quartier, ils la considèrent comme une pute.* » (Yasna, 18 ans, lycéenne). Radidja (16 ans, lycéenne) a aussi une amie « *francisée* » : « *Il y en a une qui s'est faite insulter. Elle n'a toujours pas compris. Le lendemain, elle se baladait encore avec un petit haut. Je ne traîne plus avec elle maintenant. C'est une pute. Elle a tout perdu.* »

Le regard et la pression, la crainte de la perte de la réputation engendrent un contrôle étroit des vêtements. De nombreuses jeunes femmes évitent tout ce qui peut souligner leur féminité ou trop exposer leur corps. Elles le font aussi en fonction des lieux

et des espaces, en apprenant à trouver un compromis entre leurs choix personnels et les contraintes du quartier et des regards masculins. « *Sur le quartier, je ne me vois pas mettre une jupe ou un décolleté. Je ne veux pas que les mecs disent que je suis une pute.* » (Léonie, 23 ans, vendeuse). Il n'est pas rare d'observer des changements de tenues entre l'intérieur et l'extérieur du quartier, comme si la féminité ne pouvait être affichée qu'à l'extérieur. Il en est de même de l'attitude, plus discrète et plus soumise dans le quartier, les yeux baissés par exemple, et plus conquérante à l'extérieur. Les espaces intermédiaires peuvent parfois donner lieu à des difficultés selon les moments et les périodes. Sofia (22 ans, employée) se rendait au centre commercial. Elle a préféré faire demi-tour. Elle explique : « *L'autre jour, j'arrive en jupe. J'étais mal à l'aise parce je me mets rarement en jupe. Je sais leur façon de penser. Mais d'un autre côté je reste une fille. Je suis une femme quand même. Et même si je suis mal à l'aise... Je pars du principe que je peux m'habiller comme je veux. C'est vrai que si je suis en jupe, je ne vais pas aller à l'épicerie du quartier car il faut traverser toute la cité. Mais au centre commercial, ce n'est pas pareil. Mais ils étaient là, près d'un distributeur de boissons, des garçons du quartier, à cancaner à dix ou quinze. Hors de question que je passe devant eux en jupe. Je ne veux pas entendre : « regarde cette pute ! » Ça me ferait mal. La réputation, c'est important.* »

Les ruses, les précautions et des attentions mises en œuvre sont nécessaires pour éviter toute rumeur et la perte de la réputation. Tout affichage d'une relation affective ou amoureuse est proscrit. Dans la cité, il est impossible de croiser un couple d'amoureux. « *Je ne ramènerais jamais un garçon dans la cité. Ça ne me viendrait même pas à l'esprit. Je préfère aller jusqu'en ville pour le voir. Jamais dans la cité. Les gens parlent.* » (Habiba, 20 ans) La surveillance s'étend aussi à l'ensemble de l'agglomération. « *Quand je me balade en ville, je m'éloigne du garçon. Mes grands frères, s'ils le repèrent, il peut se faire fracasser.* » (Lina, 17 ans, lycéenne) Il n'est pas rare de rencontrer d'autres habitants dans la ville : pour les jeunes filles, le problème est immédiat. Même si elles ne sont pas en compagnie d'un garçon, leur présence en dehors du quartier peut susciter des soupçons et des commérages. « *Dès qu'on va en ville, ils sont derrière nous. Ils nous surveillent. Ils savent où on va, avec qui. Il faut faire attention à la réputation.* » (Houria, 23 ans, employée) Les stratégies de contournement sont nécessaires. Elles consistent le plus souvent à adopter une conduite discrète, à ne pas se montrer dans certains endroits, notamment ceux où se rassemblent les groupes de jeunes garçons. Elles consistent aussi à ne jamais s'afficher en compagnie d'un garçon à l'intérieur de la cité, et à se montrer très prudent quand on est à l'extérieur.

Les adolescents et les jeunes hommes ne sont pas soumis directement à la logique des réputations et de l'étiquetage. Néanmoins, ils doivent eux aussi y prêter attention et éviter de se compromettre ou de compromettre leurs amies éventuelles. Il leur faut éviter de montrer leur faiblesse amoureuse, soit en masquant ou en cachant toute relation de ce type, soit en la niant ouvertement. « *Il ne faut surtout pas le dire que tu es amoureux de la meuf. Même si tu la kiffes. Il ne faut pas le dire. C'est une honte. Tu la vois passer dans la rue, tu vas mal lui parler. A contre cœur.* » (Mounir, 18 ans, lycéen). Le poids du groupe est ici essentiel en ce qu'il impose une stricte ségrégation, passant par une conformité étroite au rôle et au stéréotype. L'homme doit chasser toute espèce de faiblesse féminine. L'amour est réservé aux femmes. « *Si j'ai une femme, je ne vais pas la montrer à mes copains !* » (Slimane, 18 ans, lycéen) La ségrégation des genres et l'évitement systématique des autres garçons permettent d'écarter la mauvaise réputation qui pourrait s'attacher à la jeune fille. « *Dans le quartier, si tu sors avec quelqu'un, il ne faut pas te faire griller. Ça parle trop. Ça craint. Si on sait que un tel il sort avec elle, c'est déjà mort. Pour elle. Si c'est une rebeu ou une renoi, elle n'est pas censée sortir avec les gars, ça craint pour elle. Si elle se fait choper, elle est morte. Ça donne une image de la fille, une fille facile. C'est abusé si la fille on n'en a jamais entendu parler. Mais si c'est une fille qui cumule, elle l'aura cherché.* » (Hamid, 26 ans, chômeur) Pour beaucoup de ces jeunes hommes, il est préférable d'éviter de « sortir » avec une fille du quartier. Non seulement, ce serait lui faire courir

un risque, mais plus encore, en lui faisant courir ce risque, l'individu se rendrait coupable à ses propres yeux. Il aurait contribué à salir une famille qu'il connaît ou il aurait trahit ses amis. « *On ne peut pas sortir avec une fille du quartier. On connaît son frère et ses cousins. C'est par respect. On sait comment ça se passe...* » (Hussein, 20 ans, chômeur). Rachid (23 ans, employé) a une petite amie depuis maintenant deux ans. Ils se cachent et ne se voient qu'en dehors du quartier, de préférence en ville. Dernièrement, pourtant, ils ont été découverts. « *On s'est fait choper par sa mère et sa sœur. Elle a mangé la rousse. On se voit dans un autre quartier. Là où personne ne nous connaît. Les Arabes parlent trop. Ils déforment tout. S'ils nous voient main dans la main, ils vont s'imaginer plein de trucs et ça va arriver aux oreilles de sa mère. Sa mère va aller voir ma mère et nanana... C'est par rapport à la réputation. Après on a une mauvaise image de la famille.* »

La polarisation de l'espace et des réputations construit tout un univers social fondé sur une séparation nette entre hommes et femmes et sur une catégorisation normative et raciale très fermement affirmée. Le ghetto entrave la circulation des femmes, restreint leur liberté et les assigne à une place particulière. Une grande partie de la vie sociale et de l'énergie des habitants est consacrée au maintien et au renforcement de la séparation. Les conversations, les rumeurs, la formation de réputations supposent la multiplication des échanges et des rencontres qui leur sont consacrées directement ou indirectement. Certes, les habitants ne s'assemblent pas explicitement pour construire telle ou telle réputation ou faire circuler une rumeur. Mais la place occupée dans la vie quotidienne par ces questions, la pression incessante mise sur les jeunes femmes et les adolescentes, la violence utilisée parfois, montrent qu'il ne s'agit pas d'une activité sociale dérivée et annexe. Elle est inscrite à l'intérieur du quartier, dans le fonctionnement même de la rue, et dans les familles, dans les rapports entre frères et sœurs et entre parents et enfants. Elle est particulièrement marquée dans les problématiques adolescentes mais se prolonge aussi lourdement à l'âge adulte. « *Salima est toujours habillée un peu sexy. Je ne vois pas pourquoi ses frères n'interviennent pas. Ça va forcément avoir des conséquences sur la réputation de la famille. Et ils vont se faire vanner. Ça me choque. On est du même quartier. Après, si elle va dans la ville, on dira : « les filles de Bois Joli, c'est ça ?! » Et puis on va croiser des gens qui vont nous dire « ouais, les filles de Bois Joli, elles sont comme ça ». Ça me fait honte...* » (Hussein, 20 ans, chômeur) De ce point de vue, il y a une grande continuité du fonctionnement social des familles au ghetto. Le ghetto travaille ainsi à maintenir les femmes à l'intérieur de l'espace qu'il délimite. C'est ce qui explique les fortes tensions observées entre les femmes elles-mêmes, entre celles qui s'identifient au monde du ghetto et celles qui s'en éloignent.

Ce fonctionnement a une forte dimension normative. Il classe la population, il la hiérarchise, il définit la nature du bien et du mal. Les individus sont amenés à s'y conformer sous peine de sanctions qui peuvent être brutales. Enfin, ces catégories normatives sont aussi raciales. Elles définissent positivement les habitants du ghetto par une forte association entre la morale sexuelle et l'identité raciale, comme un contrepoint du racisme subi. En ce sens, cette polarisation n'est pas un simple héritage traditionnel des milieux ouvriers. La culture ouvrière reposait sur une aussi sur une ségrégation forte des genres, une organisation rigide de la séparation des activités et une hiérarchisation nette entre hommes et femmes³. On peut aussi noter la convergence entre ce modèle ouvrier et l'héritage migratoire du monde maghrébin⁴. Mais la polarisation observée et la ségrégation entre les genres ne peut pas être considérée comme une simple importation plus ou moins transitoire ou un héritage en voie d'effacement. Elle s'est renforcée ces dernières années, alors que les processus d'intégration culturelle et d'effacement de

³ . Voir par exemples : Peter Willmott & Michael Young, *Family and Class in a London Suburb*, London, Routledge & Kegan Paul, 1960. Olivier Schwartz, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1989.

⁴ . Pascal Jamouille, *Des hommes sur le fil. La construction de l'identité masculine en milieux précaires*. Paris, La Découverte, 2005.

l'héritage ouvrier auraient du la réduire. Surtout, elle a une dimension « raciale » très marquée qui l'associe au racisme subi et donc aux fonctionnements contemporains de la société française. Le ghetto se construit par la formation d'une frontière morale et sexuelle, parfois implicite, parfois très explicite, séparant l'intérieur et l'extérieur.

2. Déconnexions masculines

La ségrégation des hommes et des femmes impose des définitions des genres en rapport avec le fonctionnement même du ghetto. Les rôles sociaux féminins et masculins, et plus encore les formes d'identification personnelles, sexuelles et morales, sont en grande partie commandées par l'épreuve de la cité. La polarisation n'est pas seulement spatiale, elle est aussi identitaire. La présence des femmes dans l'espace public pose moins de problèmes que celle de la féminité. Les signes d'une féminité ou de sexualité féminine sont écartés ou violemment rejetés. Ahmed le dit à sa façon : « *Une femme, ça n'existe pas. Une femme, c'est une mère.* » A travers les propos et les pratiques des habitants, la polarisation consiste à rejeter la féminité, et plus encore les signes de la sexualité, au dehors du ghetto et, au contraire, à déssexualiser l'intérieur du ghetto. Féminité et sexualité sont projetées à l'extérieur, considérées comme « sales », comme une forme de souillure, au profit d'une « purification » matérielle et morale intérieure⁵. La frontière et l'unité du ghetto se construisent ainsi dans le rapport au corps, à fleur de peau et de sexe.

Méfiance et trahisons

Un mercredi après-midi, en mai 2007, presque à la fin de cette enquête, je prends le thé chez Steve, dans son appartement, au cœur du quartier. Nous parlons avec quatre « jeunes » de la vie de la cité, des histoires qui circulent, des dernières embrouilles, des libérations et des arrestations récentes et des derniers ragots. La conversation est interrompue par la sonnerie du portable de Steve. Malik (25 ans, chômeur) a un « *plan cul* ». Il tient à faire savoir que les choses se passent bien. Il est à hôtel en pleine action. Sa compagne manifeste son plaisir avec suffisamment d'éclats pour que nous puissions l'entendre au téléphone. Les jeunes présents l'encouragent : « *Vas-y, vas-y, bourrine la ! Vas-y, chauffe la, t'es bien équipé...* » Dans la pièce, tout le monde rit. Je me lève pour sortir. Mais mon air probablement gêné déclenche une explication. L'un des jeunes m'arrête du bras : « *Tu n'es pas comme nous ! Nous, c'est génétique d'être bien montés !* » Puis, pour clore l'incident et éviter que je ne sois fâché de voir ma virilité mise en cause, il ajoute : « *Mais non, c'est que toi, tu es marié. Tu ne joues plus à ça.* » Tout le monde rit. Lui aussi est marié.

Ce jour là, les jeunes hommes présents ne sont pas des adolescents. Pourtant, pour eux, l'activité sexuelle et la virilité sont encore liées au groupe et à leur statut dans le groupe de pair. La vie sexuelle n'est pas une vie individuelle. Comme dans bien des situations de ce type, dans les ghettos, elle est associée à la performance, au nombre de conquêtes féminines et à la publicité qui leur est donnée à l'intérieur du groupe. Elle est parfois pratiquée en groupe ou tout au moins organisée à partir du groupe. Les hommes se voient et aiment à se définir comme des « exploiters » des femmes et de leur corps. Ils ne cherchent pas à en tirer un profit économique. Ils ne cherchent pas plus à développer une relation amoureuse⁶. « Le jeune mâle tend à prouver sa virilité par le nombre de filles qu'il conquiert » écrit à ce propos Kenneth Clarck⁷. Comme les jeunes hommes étudiés par Liebow ou par Clarck, ou encore par Whyte et Gans, cette sexualité repose sur une forte intériorisation normative du clivage entre filles respectables et filles

⁵ . Mary Douglas, De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou. Paris, La Découverte, 2001.

⁶ . Voir par exemple, Elliot Liebow, *Tally's Corner. A Study of Negro Streetcorner Men*. Boston, Little, Brown and Company, 1967, p. 137 et suiv.

⁷ . Kenneth Clarck, op. cit., p. 112.

non respectables. La sexualité est réservée aux filles non respectables, le mariage aux filles respectables. En d'autres termes, les femmes ou les jeunes filles les plus désirables socialement et moralement sont celles qui sont inaccessibles sexuellement et doivent le rester. Inversement, celles qui sont accessibles sexuellement, ne sont pas désirables. Elles sont moralement dépravées et surtout sales. Ce clivage est aussi un clivage racial. Les « blanches », les Françaises sont sexuellement attirantes mais moralement repoussantes et inversement, les maghrébines sont moralement attirantes mais ne doivent pas faire l'objet d'un désir ni manifester un désir. « *Avec les filles maghrébines, tu n'as pas le droit. Une française, ce n'est pas pareil. Chez nous, ce n'est pas comme ça.* » (Fayçal, 24 ans, étudiant) Dans les années quarante, à Boston, dans le quartier italien qu'il étudiait, Whyte observait des comportements identiques. Les « gars de la rue » ont une conception très particulière de la beauté des femmes et de leur « désirabilité » : « les plus désirables sont aussi les plus inatteignables » expliquait Whyte. Les femmes vierges sont à la fois les plus désirables et celles avec lesquelles il est interdit d'avoir des relations sexuelles sans violer les normes des « corner boys ». Et il ne s'agit pas simplement de la crainte des sanctions et des conséquences : le « corner boy » « se sentirait fortement coupable car il a véritablement intériorisé cette norme »⁸.

A Bois-Joli, cette représentation est très présente chez les jeunes hommes. Les filles non sérieuses et les filles sérieuses correspondent aux filles avec qui il est possible d'avoir des relations sexuelles et aux filles qu'il ne faut pas toucher. « *Une pute, c'est une pute. Elle se laisse comploter partout. Tu la fais tourner. Mais une fille si tu l'aimes, tu as envie de la toucher. Tu as envie de coucher avec elle. Mais tu dors avec elle sans coucher avec elle. Juste des bisous ! C'est ça qui est dur. Tu la respectes. Tu la preserves.* » (Salim, 22 ans, employé) La règle vaut dans l'autre sens : si la jeune femme accepte une relation sexuelle, c'est une « pute ». « *Une fille bien ne couche pas. Mais je fais tout pour coucher avec elle. Si elle couche avec moi, moi, je n'en veux pas. Tu te dis : « c'est bon, celle-là je l'ai eue. Si elle fait ça avec moi, elle le fera avec d'autres. C'est souillure de se donner à un mec.* » (Chams, 27 ans, chômeur). Pour certains, il est donc essentiel de vérifier sa « moralité » : « *Pour le savoir, tu fais le test ! Tu lui dis : « viens, j'ai un appartement.* » *Elle vient ou pas. Par exemple, tu la rencontres en boîte et elle vient chez toi !* » (Noredine, 30 ans, ALMS) Pour les jeunes hommes, la réputation des filles et des femmes n'est pas simplement un attribut superficiel, le produit d'une rumeur. Elle est aussi une révélation. Elle indique la « vraie nature » de l'individu. Les femmes sont naturellement « pas sérieuses ». Dès qu'elles en ont l'opportunité, elles se laissent aller à leurs pulsions sexuelles. Il est donc important qu'elles soient contrôlées et enfermées pour rester sérieuses. Leur réputation est en grande partie de la responsabilité des hommes, de la capacité de l'homme d'imposer son pouvoir et son autorité. Le risque essentiel est donc d'être faible et d'être trahi. La virilité doit se mesurer au pouvoir exercé sur le sexe de la femme.

La crainte d'être trahi et humilié par la nature féminine est ainsi omniprésente dans tous les entretiens et dans toutes les discussions. « *Avec les filles, il n'y a pas de confiance.* » « *Une fille, c'est trop dur de la contrôler. Tu la vois comme ça. C'est le double jeu. Après, des fois...* » (Hamid, 26 ans, chômeur) La trahison peut générer des blessures qui ne portent pas simplement atteinte à la vanité, mais aussi à l'intégrité affective. « *Ça blesse très fort une meuf. Les meufs c'est des diabesses. C'est pire que nous. Elles sortent. Elles trompent son gars. Elles couchent avec d'autres gars. Tes meilleurs potes. Peut-être ton cousin, un gars de la famille. Les filles, c'est beau quand tu les regardes. Tu prends du plaisir. Mais après, ce n'est que des problèmes. Ça me fait peur.* » (William, 25 ans, chômeur) Toute jeune femme qui « couche » avec un homme est censée « coucher » avec tout le monde⁹. La beauté physique est souvent considérée comme un signe négatif, l'indice d'une nature dépravée et prompte à la trahison. Dans

⁸ . William Foote Whyte, « A Slum Sex Code », *American Journal of Sociology*, XLIX, n°1, July 1943.

⁹ . Pour des observations semblables : Elijah Anderson, *StreetWise. Race, Class, and Change in an Urban Community*, Chicago, The University of Chicago Press, 1990, p. 120.

les groupes d'adolescents et des jeunes hommes, comme parmi les adolescentes, circulent de nombreuses histoires édifiantes de déchéances féminines, de femmes qui, parce qu'elles ont « cédé », ont fini par devenir les proies de la cité et de leur sexualité. Plus ou moins fantasmées, plus ou moins réelles, ces histoires ont pour fonction de mettre en garde, d'écartier du danger et de définir une norme stricte de comportement. Elles dessinent une morale dans laquelle toute relation interpersonnelle est une menace pour l'intégrité masculine, pour l'identité de l'individu. Comme dans un conte de fées à l'envers, alors que l'on pouvait croire à leur pureté, les femmes se révèlent être dépravées : « *Sula n'est pas mal. Elle m'a déçu. J'hésitais. Parce que je connais son frère, j'ai dit non. Maintenant, je la vois. Elle est hyper mignonne. Mais j'ai entendu des rumeurs. « Elle a couché avec l'autre, elle a couché avec machin, elle s'est faite filmer, elle ne le sait pas mais... » Ça fait mal au cœur. Ce n'est pas ma sœur, mais ça me blesse. »* (Ismaël, 26 ans, chômeur) Les films sur les téléphones portables sont fréquemment évoqués. Ils ne sont pas que des rumeurs et sont parfois montrés. « *Les copains en parlent : elle s'est faite filmer. C'est la mode. On est en 2007. Ça tourne dans le quartier.* » Ils fonctionnent comme une preuve de la performance de l'individu, de sa capacité à obtenir du prestige par la démonstration de sa virilité. Mais ils sont aussi, et peut-être surtout, la preuve de la nature réelle des femmes. Comme toutes les histoires racontées, ils sont un conte moral. Les femmes ne doivent pas accepter de relations amoureuses et encore moins sexuelles pour mériter d'être considérées. Chams (27 ans, chômeur/étudiant) explique : « *Si on arrive à satisfaire son désir, on est dégoûté de la fille. Il faut que la fille dise non. Elle doit se respecter. Je l'ai dit à une amie : « si tu aimes un homme, bloque-le ! Plus tu vas le refuser, plus il va te mettre la pression pour avoir une relation charnelle avec toi. Mais il va se dire : c'est une fille bien, elle me recale. C'est une fille bien. » »*

La crainte de la trahison et la peur d'être dupé par la nature féminine ont deux conséquences. La première est que les femmes sont nécessairement des « *putes* » au sens où leur véritable nature est d'être soumises à leur sexualité et à leur désir. Les blanches sont aussi plus dépravées ou tout au moins, bien plus exposées que les maghrébines ou les noires. « *Les meufs, à la base, tu ne peux pas leur faire confiance. Mais bon, il y a des rebeus qui sont niquels et des renois aussi.* » (Ismael, 26 ans, chômeur). C'est pourquoi, dans les discussions, comme dans les entretiens, les histoires de viols ou d'agressions sexuelles sont avant tout de la responsabilité des femmes qui en sont victimes. D'ailleurs, elles n'en sont pas réellement victimes puisqu'elles ont cédé à une pulsion naturelle. Ce sont elles qui ont provoqué. « *Dans la cité, c'est des filles, elles s'amusent à sucer toute la cité ; ça leur fait plaisir. Voilà, il n'y a ni viol, ni rien. C'est les filles qui le veulent.* » (Mous, 25 ans, ouvrier) La deuxième conséquence est que les hommes doivent dominer le sexe des femmes, se l'approprier, soit pour l'exploiter collectivement, soit pour le contrôler afin d'en garder l'exclusivité. Il faut nécessairement que la femme soit vierge ou pute. Mais ces catégories morales doivent être rendues réelles. Chez les adolescents et les jeunes hommes, les récits se font excessifs et brutaux. Ils renforcent en permanence le clivage, certes pour mieux affirmer leur pouvoir, mais aussi pour produire la réalité de ces catégories, et affirmer ainsi un ordre social. Comme souvent, dans le ghetto, les comportements et surtout les propos deviennent caricaturaux. Ils deviennent théâtraux.

Morale, sexe et ordre social

Pour ces jeunes hommes, la sexualité est repoussée à l'extérieur de la famille, du quartier mais aussi d'eux-mêmes. Ils la projettent sur le monde extérieur comme une activité sale et dégradante. L'individu doit en être protégé, au sens où elle ne doit pas l'atteindre personnellement. Elle ne peut pas être de nature relationnelle. Elle doit même parfois être humiliante et dégradante afin d'augmenter la distance, d'éviter toute relation. « *Mais tu ne peux pas la respecter la meuf avec qui tu baises ! Quand tu la baises, tu ne pourras jamais la respecter parce que tu te dis : c'est une chienne. Elle t'a laissé l'entrée libre comme une mobicarte. Tu recharges et voilà. C'est une entrée*

libre ! » (Salim, 22 ans, employé) Elle est aussi parfois associée à une sorte de volonté de « revanche » raciale vis-à-vis des françaises, de maîtrise ou de pouvoir et de mise à distance, comme l'expriment parfois les fantasmes de sodomie des femmes blanches ou des bourgeoises¹⁰. La femme n'existe que par le corps de l'homme. « *C'est quand tu es rentré en elle la meuf. C'est là que tu sens que vraiment elle est à toi. Sérieusement. Quand t'es entré là en elle. Que tout se passe bien là dedans. C'est là que tu sais vraiment.* » (Ismaël, 26 ans, chômeur) Inversement, quand ces jeunes hommes évoquent leurs projets personnels, la vie amoureuse et la sexualité disparaissent. Le mariage souhaité ne peut avoir lieu qu'avec une fille vierge, seule façon d'espérer ou d'avoir la certitude, de ne pas être trahi. Bien plus, il est aussi préférable qu'elles viennent du « pays » : ainsi, elle n'aura pas été corrompue par la société française. « *Je veux me marier. Je souhaite vierge. C'est dur maintenant. Très dur. Je souhaite, Inch Allah, une fille vierge ! Et musulmane.* » (Armel, 25 ans, chômeur) « *Il faut une fille vierge. Pour pouvoir repartir à zéro. Commencer une nouvelle vie, toute neuve. Avec une femme neuve. Plus saine.* » (Hassan, 22 ans, chômeur) Mais même si elle vient du « bled », qu'elle est musulmane et vierge et qu'elle ressemble à sa mère, la trahison n'est pas à exclure. « *Les filles du bled !? Une fois le tampon sur le visa ! La culture française, tu sais comment elle pourrait les gens.* » (Nabil, 24 ans, chômeur)

L'enfermement strict dans la dichotomie entre le sexe et le mariage, entre les « putes » et les « vierges » dont on aura des enfants, associé aux difficultés d'accès au « marché sexuel », bien évidemment dans le quartier, mais aussi en dehors, engendre des tensions personnelles persistantes dans la cité : de nombreux jeunes garçons ont leurs premiers rapports sexuels que très tardivement, (par comparaison avec les moyennes nationales), mais plus encore, nombre d'entre eux, approchant la trentaine, sont confrontés à de réelles difficultés pour se marier et accéder à la sexualité. Dans de nombreux témoignages, apparaît une sexualité plus ou moins collective et dans laquelle la pornographie et la prostitution occupent une grande place. Dans le quartier, il n'est pas rare que les jeunes hommes se rendent collectivement dans les bordels espagnols. « *On respecte nos sœurs. Tu ne peux pas te permettre d'aller les baiser. Ce n'est pas possible. Tu vas ailleurs. Quand tu sors du quartier, tu te fais jeter. Déjà, on est reubeu. On n'a pas de travail. Alors tu fais une mission : on va en Espagne. Si t'as un peu d'argent, tu te dis : « je vais le dépenser là-bas. » » (Hicham, 28 ans, ouvrier) « *On va à la Frontera voir les prostituées parce qu'on n'a pas le choix. On est dans le quartier. On n'en sort pas trop. Quand on parle à une meuf, elle te rejette. Voilà, t'es un homme. Donc pour baiser, si t'as un peu d'argent, tu va là-bas. Là-bas, c'est un délire. Tu vas là-bas parce que tu te dis qu'ici tu ne peux pas baiser.* » (Malik, 25 ans, chômeur)*

Même si la pratique n'est pas généralisée, la fréquentation des prostituées et des bordels espagnols occupe une grande place dans les conversations. Elle mobilise des moyens financiers, une bonne partie de l'argent du trafic sert à payer de telles expéditions. « *On devient accroc. On prend l'habitude. On deale pour aller là-bas, pour aller à la Rosa en Espagne.* » (Ismaël, 26 ans, chômeur) Il s'agit surtout d'une activité externe, qui s'inscrit dans la logique d'extériorisation de la sexualité, et qui oblige à sortir du quartier, collectivement. « *On va en Espagne pour délirer. Avec les potes. Dernièrement, on est allé pour un anniversaire. C'est vraiment le délire. Moi, c'est occasionnel. Mais il y en a qui y vont régulièrement. Là-bas, tu baises te temps que tu veux. On y va en groupe. Tu charges la voiture et on part. Si t'as des sous, tu fais ce que tu veux. Ici, c'est trop compliqué. Là-bas, il suffit que t'ais un peu d'argent.* » (Adil, 26 ans, employé)

De l'adolescence jusqu'à un âge relativement avancé, la sexualité est interdite pratiquement pour beaucoup de jeunes hommes de la cité. Pour d'autres, la sexualité pratiquée est quelque peu honteuse et surtout, à travers leurs propos, sale. Les hommes

¹⁰. Sur ce thème, Frantz Fanon, *Peaux noires, masques blancs*, op. cit. ou Eldridge Cleaver, *Soul on Ice*, New York, Delta Books, 1968, pp.181 et suiv.

du quartier vivent comme des puritains. Ils chassent la sexualité hors de l'espace privé et de l'espace du ghetto et la consomment hors de ses frontières, comme s'ils voulaient purifier leur environnement. Comme ils associent la sexualité à la féminité, ils repoussent aussi la féminité à l'extérieur de l'espace du quartier comme de l'espace familial. Ils expriment non seulement une grande hostilité mais aussi un dégoût constant. Le tout est mis en scène de façon souvent outrancière. Ces comportements et ces conduites accompagnent une « sur virilisation » des jeunes hommes qui prend aussi l'aspect de l'air méchant et agressif, air qui se travaille devant son miroir, d'une fréquentation intensive de la salle de musculation et de compétitions diverses où la force physique est mobilisée.

Il est difficile d'évaluer la diffusion réelle de ces comportements dans le quartier. Les hommes plus âgés ou mariés parlent peu et n'évoquent pratiquement jamais la sexualité. Bien des adolescents et des jeunes hommes se tiennent très loin de telles pratiques. D'ailleurs, leur présence dans les récits féminins est toute autre et en trace un portrait privé très différent. Mais tout au long de cette enquête, un grand nombre d'adolescents et de jeunes hommes ont revendiqué ce type de propos, de conceptions et de conduites. Elles accompagnent aussi un usage assez intensif d'internet et notamment des sites de rencontres. Entre les jeunes hommes de la cité circulent ce qu'ils nomment les « *plans culs* », en d'autres termes, des adresses ou des numéros de téléphone de femmes rencontrées sur internet, pour une soirée ou une nuit. « *La meuf, on te dit qui c'est. Tu sais que tes potes sont passés dessus. Mais t'as envie de baiser. Tu laisses ton numéro de téléphone. Elle t'appelle. Tu y vas. Tu bois un verre avant de monter parce que tu ne sais pas trop à quoi elle ressemble. Après tu montes. On va dans sa chambre et on se laisse aller. Je n'y vais jamais avec les potes. J'aime faire les plans culs tout seul. Enfin, ça m'est arrivé.* » (Ahmad, 29 ans, employé) De longue date, ce type de conduites est associé aux groupes masculins et à la construction de l'identité virile fondée sur le double standard masculin. Du point de vue des représentations du genre féminin (la maman et la putain, la vierge et la salope), il n'est certainement pas spécifique au ghetto. De même, sur le plan des pratiques sociales de sexualité collective, il semble très proche des groupes de jeunes hommes dans d'autres milieux. Des royaumes de jeunesse aux bandes de célibataires, il s'agit même d'une caractéristique ancienne des mondes populaires¹¹. Mais il est difficile de dissoudre ces pratiques et ces propos dans une sorte d'universalité de l'identité de genre ou de l'identité sociale. Ils présentent aussi des spécificités et ont des significations propres au ghetto.

A travers ces conduites se construit un ordre moral et social particulier : en éliminant les éléments de « souillures », non seulement le groupe affirme sa force, mais il affirme un « nous » moralement supérieur au « eux ». Dans tous les propos, mais aussi dans les pratiques, le sexe est lié aux questions d'identités ethniques et surtout raciales. Il s'agit bien d'imposer un contrôle sur le sexe de femmes, d'éviter une trahison qui n'est pas seulement virile mais aussi raciale. La différence faite entre les femmes du ghetto et les autres, entre les « francisées » et les « non-francisées » est constante. Pour ces jeunes hommes placés en situation d'infériorité par le racisme et la discrimination, il s'agit d'établir un contrôle sur une population féminine, toujours susceptible de partir, tout en revendiquant une virilité qui est rejetée ou fortement dévalorisée par la société française. Le racisme consiste à émanciper les femmes du ghetto d'une sexualité et d'une virilité définies comme dangereuses, en l'expulsant de l'espace social. Les conduites des jeunes hommes du ghetto sont exactement symétriques : elles consistent à expulser la féminité du ghetto, pour garder le contrôle des femmes de la « communauté », tout en dévalorisant fortement la sexualité associée au monde dominant¹².

Dans le ghetto, les conduites et les propos des jeunes hommes se définissent plus largement en fonction des rôles familiaux. Pour cette population, exclue du marché de

¹¹ . Natalie Zemon Davis, *Les cultures du peuple. Rituels, savoirs et résistances au XVIe siècle*. Paris, Aubier, 1979. Pascal Duret, *Les jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

¹² . Sur ce thème : Franz Fanon, *Peau noire, masque blanc*, op. cit.

l'emploi, et dont l'avenir par le travail ressemble à une impasse, la seule véritable perspective est familiale. L'aspiration à être père de famille, marié avec des enfants, est constante¹³. La question familiale est ainsi centrale dans l'organisation de la vie et de l'affirmation personnelle. Aussi, les rôles sexuels et les genres sont-ils construits en fonction d'une définition familiale : le père, la mère. Ces catégories sont d'ailleurs fortement présentes dans la cité. Le pouvoir, au moins dans les représentations et dans les références au « bled », mais aussi dans la hiérarchie des respectabilités, appartient aux pères. Les mères sont aussi une catégorie centrale du respect à laquelle il ne faut pas toucher. Les jeunes hommes du ghetto ne sont pas encore des pères. Pour eux, ils sont des « hommes inaccomplis ». Ils se définissent par « l'attente du mariage, qui seul ouvre les portes de la vraie vie¹⁴ ». Mais comme dans le monde populaire traditionnel, ils sont face à un marché matrimonial à la fois restreint (de part leur position sociale et le racisme) mais aussi étroitement contrôlé par les familles, en ce qui les concerne. Les filles convoitées sont très protégées par les normes collectives qu'ils partagent et par les familles, les pères, les mères et les frères. Les groupes de pairs et les « bandes de jeunes » qui se réunissent dans les entrées d'immeuble, au bas des tours, forment une sociabilité virile et masculine permettant de socialiser ces impératifs et de contrôler une sexualité qui pourrait menacer ce fonctionnement si elle n'était pas expulsée. Ils contribuent lourdement à placer chaque individu, les filles, mais aussi les garçons, sous le contrôle de la collectivité du ghetto. Ils travaillent à garantir la « pureté » des femmes du ghetto, en chassant leur féminité et la sexualité et en la reportant sur les prostituées, les « françaises » ou les « blanches ». A travers la circulation incessante et l'échange d'anecdotes et de récits, à travers les conversations, ils constituent ainsi le support actif de la construction d'une identité masculine partagée que le monde social extérieur refuse¹⁵. Celle-ci doit être d'autant plus ostentatoire, comme une sorte de « comportement rhétorique », qu'elle doit compenser l'attachement et la valorisation de la mère. Comme l'observe aussi l'historien Robert Muchembled en ce qui concerne le monde populaire du XVII^e siècle, dans ce type d'univers, les hommes poussent les jeunes garçons « très tôt en dehors du cadre domestique où ils ne reviennent » que pour se nourrir et dormir. C'est pourquoi la figure maternelle est survalorisée et fait l'objet d'un respect omniprésent¹⁶. Non seulement, il est impensable d'y toucher, mais plus encore, elle est souvent l'objet même du projet de mariage : il faut trouver une jeune femme qui ressemble à sa mère. « *Les putes, elles sont là pour satisfaire nos besoins. Le jour où on trouvera une femme qui ressemble à notre mère, on aura des enfants avec elle et on sera heureux.* » (Salim, 22 ans, employé).

Débat

Une participante

Je voulais savoir ce que vous pensez par exemple de l'influence des médias sur les comportements féminin-masculin. Je trouve que par rapport à la jeunesse il y a beaucoup de choses qui les influencent beaucoup comme le rap, comme la télé, comme l'ordinateur qui est dans la maison et qui apporte des relations qui ne sont pas forcément gérées ou vues ou comprises, parce que tu vas tchatcher sur Internet et que tu as des

¹³ . Eliot Liebow, *op. cit.* p.100.

¹⁴ . Robert Muchembled, *L'invention de l'homme moderne. Culture et sensibilités en France du XV^e au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 298.

¹⁵ . Ulf Hannerz, *Soul Side*, *op. cit.* p. 112-113. Voir aussi, James Diego Vigil, *Barrio Gangs, Street Life and Identity in Southern California*, Austin, University of Texas Press, 1988, pp. 150 et suiv.

¹⁶ . Robert Muchembled, *op. cit.* p.306. Muchembled note que l'injure «Va faire ta mère» déclenche une fureur mortelle chez les jeunes hommes dans l'Artois du 17^e siècle.

rendez-vous avec des gens, d'un coup il y a des choses qui se passent et qui ont changé dans le temps, et qui me posent question, et je me demande si ça a des influences effectivement aussi sur les comportements, sur tout ce qui se passe en ce moment.

Didier Lapeyronnie

Réponse rapide : c'est toujours très difficile de mesurer l'influence directe des médias, donc il faut prendre ça avec un bémol.

Il y a trois choses, je dirais. Il me semble qu'il y a d'abord les images en général, comme je l'ai dit tout à l'heure : il suffit de regarder autour de nous, ce n'est pas simplement la télé mais aussi la publicité, on a quand même une mise en scène des genres, qui est toujours une mise en scène de l'homme actif et de la femme passive. Si vous regardez les affiches de films, le regard appartient à l'homme et la femme est l'objet qu'on regarde. Donc ça fait toujours partie de nos représentations et dans les films en général, les films d'action, l'homme agit et la femme ralentit l'action, il faut vraiment s'arracher aux femmes pour pouvoir agir. C'est toujours comme ça. Il y a de ce point de vue-là quelque chose qui est très lourd et les clips de rap ne font qu'exacerber en règle générale cette espèce de représentation et de dichotomie des choses : les hommes sont actifs et rationnels, les femmes sont passives et naturelles. Ça c'est une première chose, nous baignons là-dedans, c'est évident.

La deuxième chose, c'est que, du moins ce que je peux en observer, il y avait beaucoup d'utilisation de la pornographie dans le quartier chez les hommes. Et la pornographie a ceci de particulier : non pas cette banalité à mon avis pas forcément juste qu'elle met en scène la domination, mais ce qu'elle met en scène c'est la non-relation : c'est-à-dire que vous avez des sexes, dont on ne sait pas à qui ils appartiennent et qui sont hors contexte, hors histoire, donc une espèce d'impact qui est recherché en permanence. Et de ce point de vue là il y a une consommation assez grande, et donc une construction de la sexualité qui me semble-t-il participe aussi de ça, notamment chez beaucoup de jeunes hommes, qui est une construction non relationnelle. Et ce sentiment que dès qu'il y a relation, et c'est pour ça qu'il y a de la violence, dès qu'il y a relation il y a une menace pour l'identité masculine. C'est la deuxième chose.

Troisième chose que je dirais du point de vue des médias : Internet joue un rôle tout à fait ambivalent. Dans le quartier où j'ai travaillé, il sert pour les jeunes garçons à construire des plans Q, comme ils disent, et notamment à travers les sites de rencontre, des choses comme ça. Plans Q qui circulent, qu'on échange, parce que cette sexualité-là est très souvent marquée par cette dimension collective. Il sert aussi beaucoup aux jeunes femmes, et je voudrais insister là-dessus. Car on est aussi dans un monde de tartufferie, il faut bien le comprendre comme ça : ce qui est important c'est la réputation, ce n'est pas exactement ce qu'on fait. Par exemple : dans le quartier beaucoup de jeunes femmes vont faire des études dans une grande ville qui n'est pas très loin. Les parents, quand ils vont les visiter, préviennent trois jours à l'avance. Très souvent certaines ont des histoires avec des hommes ou femmes plus âgées depuis très longtemps. Le père, la mère le savent, mais ça ne se dit pas, donc l'honneur est sauf, on ne dit rien.

Autre exemple du point de vue des médias : dans ce quartier-là, beaucoup de filles (ce qu'elles font c'est qu'elles draguent aussi sur Internet) se réunissent à plusieurs dans un appartement et reçoivent pour le WE des garçons qui viennent du plus loin possible, clandestinement. Il ne faut pas que ça se sache. Elles ont une sexualité qui se construit pas ce biais-là.

Internet joue donc un rôle qui est très ambivalent dans la construction de la vie sexuelle des uns et des autres.

Corinne X, assistante sociale à l'Education Nationale

Depuis plusieurs années on mène des actions d'éducation à la sexualité. Depuis quelque temps on est en questionnement sur : faut-il faire des groupes mixtes et tenir à tout prix à cette mixité dans l'école, qui est quand même la loi de la République, ou doit-on céder à la pression des demandes des familles du quartier sur est-ce qu'on aborde le sujet fatalement séparément ? Personnellement j'ai un peu de mal. Je crois qu'il faut qu'on tienne à cette mixité surtout sur les lycées. Mais c'est vrai que c'est une question, et si je peux avoir quelques éléments de réponse, ça serait bien. »

Didier Lapeyronnie

Par rapport à ce que j'ai dit, je n'ai pas de réponse en ce qui me concerne, je ne vois pas pourquoi les écoles redeviendraient non mixtes. Je pense que la mixité est une valeur centrale et une forme d'organisation de l'ensemble de notre société et des institutions et du fonctionnement institutionnel. Elle est déjà relativement faible : elle existe à l'école, l'école qui est plutôt de plus en plus un monde dominé par les femmes d'ailleurs, mais elle n'existe pas dans d'autres institutions, elle existe peu dans le monde politique par exemple. Il me semble que c'est très important de la maintenir.

Alors il me semble aussi, c'est l'observation que j'ai, que les difficultés de la co-présence dans les espaces, dans l'enquête que j'ai menée, jusqu'à 15-16 ans il y a beaucoup de propos, mais il y a une co-présence qui est tolérable. Après, ça devient plus compliqué, quand les gens ont un âge plus avancé. Dans mon travail, je ne suis pas arrivé à réunir les gens à partir de cet âge-là ensemble. Quand ils sont mariés, quand ils ont un autre statut, qu'ils ont plus de la trentaine, pas de problème. Mais disons entre 17 et 25-26 ans, c'était pratiquement impossible. C'est quelque chose qui est très lourdement présent. Moi je pense qu'il faut tenir à ça.

J'ajoute aussi qu'il faut être très sensible à ce que racontent les gens de ce point de vue-là, et notamment aux histoires d'amour qui sont un des thèmes centraux dans cet univers. Notamment la façon dont les jeunes femmes racontent les histoires d'amour. On marque souvent ça du point de vue « Le Prince Charmant ». Quand on écoute ce genre de récit, c'est pas du tout ce type de choses. Et la plupart du temps c'est une façon de remettre en scène la mixité si je peux dire ça comme ça, au fond de refaire le portrait des hommes d'une autre façon, et de devenir ou redevenir le sujet d'une histoire. Donc c'est très important du point de vue de la socialisation de l'enfant, me semble-t-il, et notamment des récits féminins, qu'il y ait une présence de mixité et qu'il y ait une ouverture à cette capacité de mettre en récit des histoires qui sont des histoires d'amour. Ça me paraît fondamental. Il faut toujours, me semble-t-il, au-delà de la sexualité placée dans l'amour, tout à fait autre chose que la sexualité pornographique si je peux dire ça comme ça, c'est très important que ça puisse être reconstruit et dit à l'intérieur d'espaces mixtes.

Mme Y, association ADELIES

Je souhaitais aborder le thème des phénomènes de bandes chez les filles et savoir de quelle manière vous avez pu identifier ces nouveaux comportements au sein du quartier, et notamment à travers l'image qu'elles véhiculent auprès des mères, à savoir si du coup elles entachent ou pas l'honneur de la famille par rapport à ce comportement de masculinisation.

Didier Lapeyronnie

Alors deux choses là-dessus, il y a deux questions.

D'abord je n'ai pas observé massivement de comportement de bandes de filles. Déjà le thème des bandes est un thème peu complexe parce que je ne suis pas sûr qu'il y ait des bandes de garçons au sens traditionnel, même s'il y a des groupes et des groupes masculins.

Peu, disons. Alors ce qu'on appelle « les crapuleuses ». Alors il y en a quelques-unes, dans le quartier où je travaillais il y avait une fille qu'on appelait Gérard (rires). En même temps c'était intéressant.

C'est quand même très minoritaire. Par contre ce qu'on observe de façon assez classique dans cet espace-là, c'est cette espèce de dichotomisation du comportement féminin notamment dans l'usage des vêtements. Je ne me mettrai jamais en jupe à l'intérieur du quartier, sinon je vais me faire traiter de pute. Mais je peux le faire à l'extérieur, donc les gens dichotomisent très fortement.

Et cette espèce de logique de l'effacement de la féminité qui est aussi extrêmement forte. Alors ça se voit à l'intérieur des familles. Le corps enveloppé des mères de famille et le corps sec des hommes, cette espèce de dichotomie qui est très forte, où on efface les signes de la féminité. On met des vêtements d'une certaine manière, qui effacent tout ce qui peut être le corps féminin, les fesses, les seins, de façon à devenir informe. Alors ça c'est quelque chose qu'on observe de façon assez nette. C'est plutôt ça que moi j'ai observé.

Peu de crapuleuses, si vous voulez, même si ça peut exister un peu. Et puis surtout une espèce de dichotomisation, y compris vestimentaire et corporelle extrêmement forte.

Et notamment par exemple, la question du poids chez les femmes est tout à fait saisissante, pour avoir observé ça sur une période assez longue. Le changement de statut entraînait des changements de poids souvent, et d'apparence physique extrêmement nets. Avec des interrogations toujours récurrentes dans les entretiens sur le fait de savoir qu'est-ce que c'est que d'être une femme. Par exemple des propos qui sont revenus très souvent, c'était « Qu'est-ce que c'est que la vie de femme ? Est-ce que le fait d'avoir des seins fait de moi une femme ou pas ? ».

Et la redécouverte d'une capacité de dire « Je » chez beaucoup de femmes, et j'en viens au deuxième aspect de votre question notamment à travers les enfants, c'est-à-dire « On m'a fait ma vie », « On etc », et puis « Quand j'ai des enfants, tout d'un coup je peux sortir, je peux aller au cinéma. » J'ai enfin la capacité de dire « Je » en tant que mère, mais comme femme, je n'existais pas. D'où ce sentiment d'étouffement qu'on retrouve beaucoup, notamment chez les jeunes femmes, cette volonté de respirer, c'est un thème qui revient sans arrêt, ou chez les femmes plus âgées : je ne respire pas, je me noie, c'est des thèmes aussi qui sont extrêmement fréquents et quasi omniprésents, au-delà de la violence par exemple et des choses comme ça.

Deuxième chose que je voulais dire : il m'a semblé en rentrant dans les familles (le monde où j'ai travaillé fait partie des 25 quartiers considérés en France comme les plus difficiles) c'est un monde assez dur de ce point de vue-là où il y a pas mal de mariages arrangés, de mariages forcés. Ce qui m'a beaucoup frappé, je dirais, c'est l'extraordinaire ambivalence des mères de famille. C'est-à-dire que très souvent, la violence exercée sur les enfants, c'est la violence exercée par les hommes sous la pression des femmes. Et donc les femmes jouent un rôle extrêmement ambivalent, très souvent, vis-à-vis de leurs filles. C'est-à-dire : vas-y ma fille, ne sois jamais dépendante d'un homme comme moi, donc fais des études, et puis de temps en temps, on va te rappeler ce que c'est que d'être une femme. Par exemple le chantage au mariage, le mariage arrangé sont rarement imposés par les hommes, ils sont construits à l'intérieur de la famille par les jeux que mènent les femmes plus âgées.

Donc de ce point de vue-là il y a une ambivalence dans les rapports mère-fille qui est extrêmement forte, comme si d'une certaine manière il y avait toute une génération de femmes qui percevaient bien les dégâts du modèle patriarcal sans pouvoir s'en affranchir complètement. Elles voudraient bien que leurs filles soient différentes et comme elles, si je peux dire ça comme ça, d'où cette espèce d'ambivalence et le fait que les jeunes femmes ne trouvent souvent pas d'appui à l'intérieur de la famille, auprès de leur mère.

D'où, dans le quartier où je travaillais, beaucoup de fugues par exemple ou de choses de ce type-là, parce que c'est très compliqué à l'intérieur de l'espace familial.

Donc au-delà de l'honneur familial, moi je pense qu'il faudrait s'interroger sur ces relations-là qui sont très particulières.

Un participant

Simplement pour dire que l'exposé est fantastique, j'aspire à lire le livre. Je voudrais rajouter que sur Marseille, il existe des squatts, la prostitution existe dans des squatts sur Marseille, où des jeunes filles sont emmenées droguées ou pas, et là il existe une sexualité forcée et suite à cela, il se forme des réseaux de prostitution.

Je voudrais aussi expliquer par rapport au mariage forcé qu'il existe sur Marseille des boîtes de nuit ou plutôt des discothèques d'après-midi, dans lesquels des messieurs de 30-40 ans sont animateurs et reçoivent des filles de 16-17-18 ans et là il se passe certaines choses aussi bien sur la sexualité forcée que sur des prévisions de mariage vis-à-vis de celles qui gardent leur virginité. C'est un peu un test de virginité, ces discothèques-là. Il y a « les bonnes » et « les mauvaises ». « Les mauvaises », on en profite, et « les bonnes », on peut faire des projets avec elles. Donc ça c'est sur Marseille.

Didier Lapeyronnie

Oui, ce que je dirais, mais on n'a pas le temps de rentrer dans le détail, c'est que la consommation de prostitution n'est pas réservée aux bordels. C'est quelque chose qui m'avait beaucoup frappé parce que j'ai été dans ce quartier pendant très longtemps, et au début je ne comprenais pas, parce que je voyais ces groupes de jeunes garçons : « Eh, d'où tu viens ? » « Je viens d'Espagne ». Alors je me disais « Mais qu'est-ce qu'ils vont tous foutre en Espagne ? » jusqu'à ce que je comprenne qu'ils allaient dans les bordels. Mais il y a aussi une consommation de la prostitution locale, si je peux dire ça comme ça. Mais « l'expédition en Espagne » était quand même une affaire fréquente.

Alors sur la sexualité forcée, je reviens là-dessus, je suis bien d'accord avec vous, moi je n'ai pas observé beaucoup de choses comme ça pendant toute cette période. Il y a eu des histoires de tournantes, des choses comme ça, en règle générale c'est des choses très troubles de viols collectifs mais c'était souvent aussi lié à des phénomènes de toxicomanie et de deals dans le quartier.

Par contre ce qu'on observe chez les jeunes femmes c'est des stratégies très différenciées, alors je n'ai pas eu le temps de parler de ça, le thème de la virginité étant aussi un thème très important, qui n'est pas simplement un terme traditionnel, c'est aussi une manière de contrôler la relation, très souvent, et d'éviter de se retrouver enfermé dans la dichotomie.

Vous avez beaucoup de jeunes garçons qui disent : « Les putes sont là pour notre plaisir et quand on rencontrera une femme qui ressemble à notre mère on aura des enfants avec elle et on sera heureux », cette espèce de dichotomie-là, la virginité pouvant servir aussi pour essayer d'échapper à ce type d'enfermement.

Mais chez les jeunes femmes, moi ce que j'ai observé c'est des stratégies très différenciées qui vont de : « Je m'en fous je mène ma vie sexuelle comme je l'entends », pour une part d'entre elles, malgré les rumeurs et les difficultés, à des façons très rituelles de se comporter aussi, c'est-à-dire au fond, ce qui est important c'est que ça ne se sache pas, ou ce qui est important c'est de ne pas aller au-delà d'un certain seuil : on fait un certain nombre de choses mais on sait quelles sont nos limites. Ou vous avez des gens qui jouent carrément la stratégie de conformité familiale.

Donc de ce point de vue-là, il y a toute une gamme de comportements qui sont extrêmement variables. Il ne faudrait pas enfermer non plus les gens dans des aspects purement négatifs. Les femmes ne sont pas des victimes. Ou du moins elles sont victimes si vous voulez, mais elles sont plus acteurs d'une certaine façon, que les hommes. Au moins c'est ça que j'observe.

Un participant

Je travaille depuis peu à l'amicale du Nid sur Marseille. Je me pose cette question : par rapport à ces jeunes femmes dont vous avez parlé, un moyen d'émancipation peut consister à endosser tous les attributs de la féminité, les cheveux lisses etc. Et je me demandais si la prostitution pouvait être aussi une forme d'émancipation du milieu d'où on vient, question peut-être un peu naïve, si vous avez constaté ça...

Réponse Didier Lapeyronnie

Non... D'abord je trouve que le thème de l'émancipation n'est pas un thème que j'aime beaucoup à cause de ses connotations raciales. Dans cette histoire-là, je voudrais bien insister là-dessus. Et notamment ce qui est très intéressant chez les jeunes femmes avec qui on a travaillé dans toute cette enquête, c'était : « Je veux m'émanciper mais je ne veux pas jouer la « beurette de service » ». C'est-à-dire au fond, comment au fond je peux me construire comme femme sans rompre avec mon milieu qui reste quand même mon milieu. Donc il y a une ambivalence de ce point de vue-là, une complexité des constructions personnelles. C'est pour ça que les fugues par exemple sont intéressantes parce qu'elles s'accompagnent très souvent d'un retour s'il n'y a pas eu de violence familiale, d'un essai de renouer des relations, de se réinscrire dans un ensemble de relations. Ça c'est une première chose.

La deuxième chose, c'est que le thème de l'émancipation consiste très souvent à épouser c'est vrai, une féminité normativement dominante, les attributs de la féminité. Il n'est pas simplement la soumission aux stéréotypes, si je peux dire ça comme ça. C'est aussi une construction positive du rapport à soi. Alors c'est un thème assez classique chez les femmes si vous voulez, mais c'est ce sentiment que, à travers le regard ou à travers le soin que j'apporte à moi-même, je construis un rapport qui est un rapport positif à moi-même. D'où ce que je disais chez les femmes, le fait que la sexualité est aussi mise à ce service-là, donc on se subjective aussi à travers cette histoire-là.

Alors je pourrais raconter beaucoup de choses là-dessus. Une des choses les plus intéressantes que j'ai lue, qui ne concerne pas cette enquête, c'est par exemple le fait d'avoir distribué des tailleurs dans le ghetto de Harlem à New-York, des tailleurs de cadres dirigeants femmes distribués aux femmes noires pauvres. Alors deux choses intéressantes :

1, elles ne rentrent pas dans les tailleurs au début : il y a 2 à 3 tailles de différence.

et 2, au bout de trois mois elles rentrent dans les tailleurs, et elles le vivent positivement. C'est-à-dire l'adoption du stéréotype féminin dominant, d'une certaine

manière, se traduit aussi par un rapport à soi positif et une capacité d'action, et elles trouvent du boulot de cette manière-là. Donc voyez que simplement, cette espèce de transformation corporelle et de soi permet les choses.

Alors en ce qui concerne la prostitution, excusez-moi mais ça doit être mon aspect moral, j'ai du mal à voir dans la prostitution une forme d'émancipation quelconque, même si je n'aime pas trop le terme émancipation. Donc je n'ai pas observé ce type de choses.